N° 32. 21 Avril 1906

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

Le Nouveau Jeu

par

Henri Lavedan

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *le Nouveau Jeu* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Henri Lavedan, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Le Nouveau Jeu au théâtre des Variétés.

Si l'on s'en tenait à un premier examen superficiel de certaines de ses œuvres, on croirait volontiers que l'auteur dramatique du *Nouveau Jeu*, que le romancier du *Bon Temps* peut aider, par son effort littéraire, à la poussée qui imprime à l'évolution de la société contemporaine une accélération presque révolutionnaire. La foule ouvrière sape les murailles du bel édifice bourgeois, vieux maintenant de plus d'un siècle. M. Lavedan, tout souriant, ne semble-t-il pas avertir l'élite que, derrière une façade encore assez bonne, ce monument a effectivement des boiseries un peu vermoulues, un ciment qui commence à se désagréger ? et, par cela même, ne justifierait-il pas, en quelque sorte, la démolition entreprise ?

Mais l'écrivain du *Bon Temps* et du *Nouveau Jeu* est aussi celui du *Duel*, ne l'oublions pas. Et, laissant de côté *le Bon Temps*, qui va se prolonger plusieurs semaines encore dans notre supplément pour la plus grande joie des lecteurs de *L'Illustration*, allons jusqu'au bout du *Nouveau Jeu :* M. Lavedan y remet les choses au point, il en tire une conclusion fort sage et de tout repos, une véritable « moralité », et il ne nous reste, de sa représentation ou de sa lecture, que le souvenir de quelques heures d'un divertissement, fou, sans doute, mais exquis et d'ailleurs bien français, — où l'on a ri, en somme, sans arrière-pensée, d'un rire de bon aloi, qui sonne franc et clair.

M. Henri Lavedan voit naturellement avec plaisir reparaître cet ouvrage sur l'affiche : « Dans son salon, d'une jolie note archaïque, où sont réunies des merveilles du dix-huitième siècle et des reliques historiques de prix — car il est un artiste au goût affiné et un curieux de vieilles choses — il me disait tout à l'heure (écrit M. Leo Marchès dans *la Liberté*) la joie que lui cause cette reprise, promise et décidée depuis assez longtemps. Et, ensemble, nous avons fouillé les souvenirs, vieux de huit ans, déjà ! qui se rapportent au *Nouveau Jeu.*

« — ... Car la pièce, précise M. Lavedan, fut créée en 1898... En 1898, voilà qui ne nous rajeunit pas ! dirait Labosse. Il me semble que c'est d'hier. Et, pourtant, je trouve déjà bien des gens qui ne l'ont pas vue. Un tel me dit : « J'étais en mission à l'étranger. » Tel autre : « Je » faisais mon voyage de noces. » Celle-là : « J'étais jeune » fille, à l'époque ; on ne me conduisait pas aux Variétés...» Que d'événements se sont passés en cette courte période dans la vie publique et dans la vie privée de nos contemporains ! Et, seul, l'auteur continue à caresser son œuvre avec la ferveur d'un père qui voit toujours le nouveau-né dans le bambin gros et grand auquel, bientôt, va pousser de la moustache !... Donc, mon *Nouveau Jeu* a huit ans passés. Il fut joué cent cinquante fois à la création, puis repris, en 1900, pendant l'Exposition ; il alternait avec *le Vieux Marcheur.* A ce propos, un détail assez pittoresque : la pièce a sept tableaux. Afin de ne pas émousser l'attention du public par de longs entr'actes, on s'attacha, lors de la création, à réduire au minimum le temps des changements de décors. Pour cela, on fit construire, sur le modèle des théâtres anglais, des décors tournants. On plaçait sur la scène une sorte de vaste plate-forme ronde, divisée en deux, et, pendant qu'on jouait un acte, on préparait, derrière, le décor de l'acte suivant, qui se trouvait adossé au premier. Puis, le rideau baissé, on faisait tourner la plate-forme et le second décor prenait sa place, face au public. Mais cela ne fonctionnait pas très bien. A la reprise, on supprima la tournette et l'on constata que l'on allait ainsi sensiblement plus vite. Le nouveau jeu était battu par l'ancien... La tournette, définitivement condamnée, n'a pas reparu cette fois-ci. »

***

Comment *le Nouveau Jeu* fut-il accueilli par la presse à sa première représentation ? Il était assez intéressant de le rechercher.

Francisque Sarcey était encore parmi nous. Dans son « lundi » du *Temps*, il déclara qu'à son avis, au point de vue de la composition scénique, *le Nouveau Jeu* ne justifiait que trop son titre :

« Autrefois, dans les comédies dites bien faites, dans les comédies « ancien jeu » (mais l'ancien jeu était le bon, je crois), l'auteur eût commencé par nous dire au premier acte ce qu'il entendait par cette expression insolite : « fêtard nouveau jeu ». Il nous eût dit que cela consistait tout simplement à prendre le contre-pied de toutes les idées conçues, de tous les usages, de toutes les convenances, et d'aiguiser d'une blague amusante le perpétuel paradoxe de ses pensées et de ses actes. Il eût choisi un personnage qui eût exprimé ou qui eût laissé entendre ce qu'il pensait lui-même de ces façons de parler et d'agir, qui nous eût avertis que ces fêtards nouveau jeu, une fois cette gourme jetée, redeviendraient tout uniquement de braves garçons peut-être pas très utiles à leur pays, mais peut-être aussi plus encroûtés que les autres dans les préjugés sociaux, si hasardeusement bousculés jadis et piétinés par eux... Au lieu de cela, mon cher Lavedan, que faites-vous ? Vous rejetez ces explications au dernier acte... »

Mais c'était là affaire d'appréciation, car, en dépit de cette critique, Sarcey reconnut qu'il avait follement ri. Et, quant au style du *Nouveau Jeu*, il le loua sans réserves :

« Lavedan a fait pour notre argot boulevardier ce que Molière avait fait pour le langage des précieuses. Il ne l'a pas pris tel quel ; il l'a créé et surtout recréé, j'entends par là qu'il a pris des expressions nées à l'hôtel de Rambouillet (comme Lavedan en prend qui ont jailli des ateliers, des clubs, ou même de l'asphalte des boulevards) et qu'il les a poussées jusqu'au ridicule en leur ajoutant un tour de fantaisie outrancière. Le langage qu'il prête à ses personnages n'est pas précisément de l'argot. C'est, comment dirai-je ? une sublimation de l'argot. C'est quelque chose de très nouveau et de très piquant qui éveille à chaque instant la curiosité et fait éclater de rire. Il faut beaucoup, entendez bien, beaucoup d'imagination pour soutenir durant cinq actes la gageure de cette langue imagée, pittoresque, j'allais dire funambulesque, en sa trivialité. Savez-vous bien que, pour un linguiste, pour un élève de l'Ecole des chartes, c'est un enchantement que cette langue, et je suis sûr que si M. Gaston Paris, qui est le plus docte des chartistes, est allé entendre *le Nouveau Jeu*, il en est revenu tout rêveur et charmé... »

M. Jules Lemaître n'avait pas encore définitivement quitté la plume du critique pour celle de l'auteur dramatique. Il écrivit dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Les personnages du *Nouveau Jeu* sont comme les polichinelles du vice « chic », du plaisir enragé, de l'irrespect et de la blague... Mais, je l'avoue, cette pièce me plaît infiniment. D'abord, l'action, très simple, est bien ordonnée et forme un tout. Puis, la joyeuse outrance des types laisse voir les attaches qu'ils gardent avec la réalité. Ce n'est, en somme, que le monde de *Viveurs*, un peu plus agité et épileptique. M. Henri Lavedan n'a fait qu'exagérer jusqu'à la plus intense bouffonnerie la démarche capricante des images qui traversent ces faibles cerveaux, leur inconscience, l'incohérence de leurs associations d'idées, l'imprévu de leurs impulsions, rapides, irrésistibles et courtes comme celles des singes.

» Le « nouveau jeu » est de tous les temps. Il y avait, dans presque toutes les comédies romanesques du second Empire, un Desgenais qui le définissait avec indignation : « Ah ! vous allez bien, vous autres !... La vertu ? Vieux » mot ! La famille ? Préjugé ! La patrie ? Rengaine !... » Vous reconnaissez le thème. Le nouveau jeu est simplement le nihilisme moral. Mais il n'est pas toujours tel qu'on le doive prendre au tragique. Il peut y avoir des

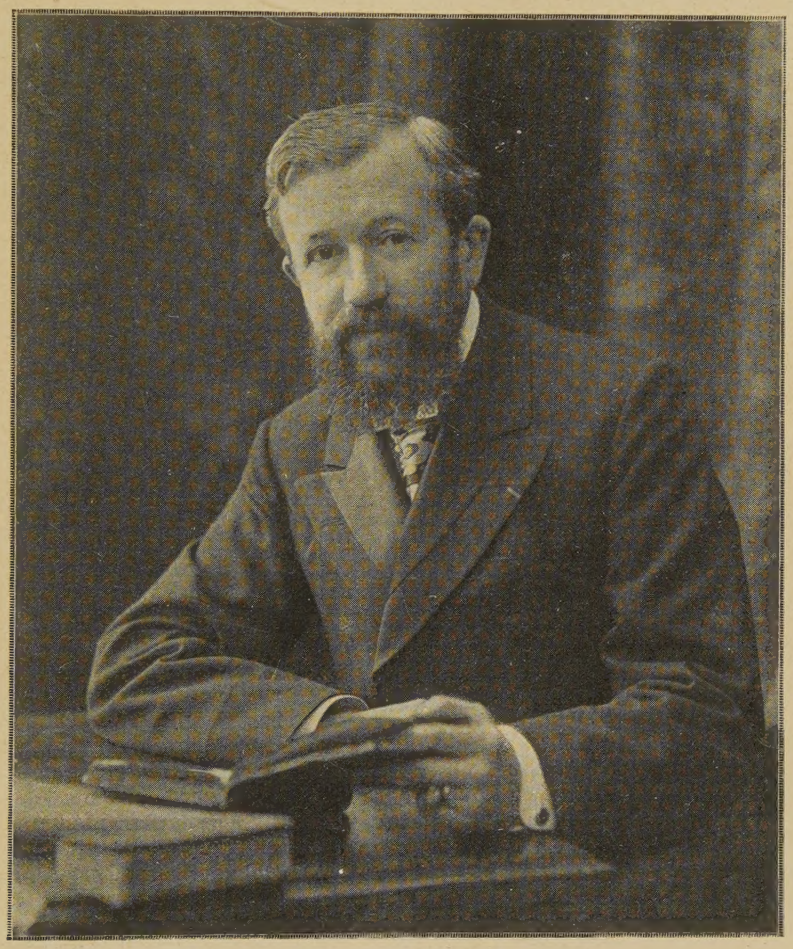
(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

LE NOUVEAU JEU

PIÈCE EN CINQ ACTES

par M. HENRI LAVEDAN, de l'Académie française.

Représentée pour la première fois au théâtre des Variétés le 8 février 1898, et reprise le 9 avril 1906.



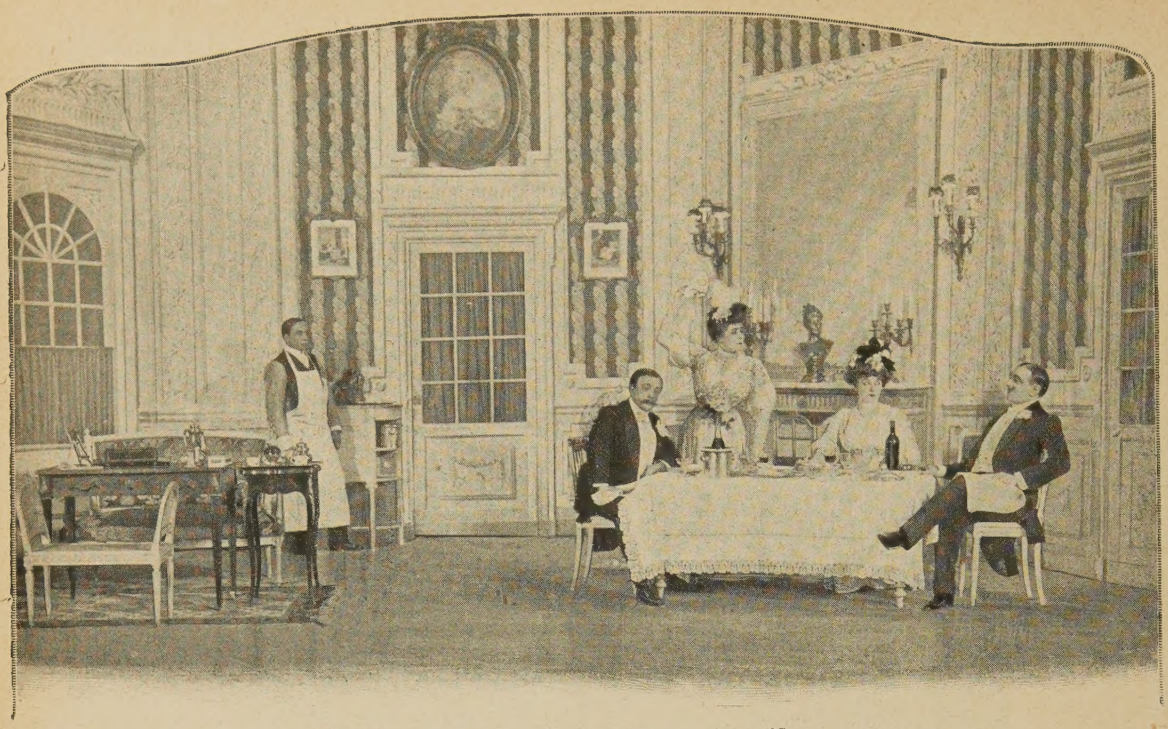
Phot. Boissonnas et Taponier.

M. HENRI LAVEDAN

PERSONNAGES

Paul Gostard	MM. BRASSEUR.	*Bobette Langlois*	Mmes JEANNE GRANIER.
Labosse	DIEUDONNÉ.	*Mme Gostard*	MARIE MAGNIER.
Buranty	ANDRÉ DUBOSC.	*Mme Paul Gostard*	MARGUERITE CARON
Victor	EMILE PETIT.	*Riquiqui*	DIÉTERLE.
Un Commissaire de police	CARPENTIER.	*Mme Labosse*	CROIX-MEYER.
Barnoux	BOUTHERS.	*Rosa*	MARIUS.
Jacob	ROCHER.	*Maîtresse d'hôtel*	VASSEUR.
Gambe	THIERRY.		
Un Huissier	DARCOURT.	*Un Greffier*	M. LAMBERT

PHOTOGRAPHIES PAUL BOYER



Bobette, à Gostard : « *Ne répète pas ! ou je te gifle.* »

LE NOUVEAU JEU

ACTE PREMIER

Chez Gostard. — Garçonnière aux Champs-Elysées.

Scène première

JACOB, puis BURANTY, RIQUIQUI

Au lever du rideau, Jacob, le valet de chambre, met la dernière main au couvert. Petit souper préparé pour quatre.

JACOB, regardant au cartel. — Là. Les Folies-Bergère finissent à minuit. Il est moins vingt. Monsieur et madame n'arriveront pas avec leurs amis avant un bon quart d'heure. J'ai le temps de lire les feuilles et de me tenir au courant. (Coup de timbre.) Qui est-ce qui fait de la musique à cette heure-ci ?

Il se lève et va voir. Reparaît aussitôt derrière Buranty et Riquiqui.

BURANTY. — Ils ne sont pas là ?

JACOB. — Qui ça, monsieur ?

BURANTY. — M. Gostard et Mme Bobette ?

JACOB. — Non, monsieur.

BURANTY. — Parfait. Nous arrivons les premiers. Nous sommes les amis...

RIQUIQUI. — Les amis qui soupent.

JACOB. — Ah ! très bien. C'est vous qui êtes le peintre ?

BURANTY. — Jacques Buranty.

JACOB. — Asseyez-vous donc. Ils ne vont pas tarder.

Il sort.

RIQUIQUI. — A la bonne heure... C'est chic... ici... on n'est pas chez des chiffonniers. Dis donc, toutou, nous sommes partis en même temps qu'eux, et notre sapin a été plus vite que leur voiture de maître.

BURANTY. — Tu vois, Riquiqui ! Ça ne sert à rien d'avoir sa roulotte.

RIQUIQUI. — Ne dis pas ça. Je changerais bien avec Bobette Langlois. As-tu vu ses perles ? Comme des cachets d'antipyrine.

BURANTY. — Oui. Et tu voudrais être une de ces femmes-là ? qui n'ont du cœur que pour de l'argent ?

RIQUIQUI. — Au lieu d'être ce que je suis ! Ton modèle et ta bonne amie ? Dame, écoute donc ?

BURANTY. — Tu me dégoûtes un peu. Mais, pendant que nous sommes seuls, plusieurs petites recommandations. C'est la première fois que Paul Gostard, mon vieux copain de collège, t'invite à souper chez lui, dans son bocal, avec Bobette... Observe ta tenue et ton langage, mon petit rat. Fais-moi honneur. Parce que ces gens-là sont pas les premiers venus. Gostard, d'abord, c'est Gostard... Un peu voyou... mais avec une carrure et un battant énormes ; et, quant à Bobette, c'est pas rien non plus... C'est une de nos plus grandes caoutchoutées, tout simplement : chevaux, diamants, hôtel rue Ampère.

RIQUIQUI. — Et fils.

BURANTY. — Aussi. Avant Gostard, il y a trois ans, c'était un grand-duc. Par conséquent... ravale les gros mots, tiens-toi comme si t'étais à Peterhof, et ne quitte pas la pose.

RIQUIQUI. — Oui, canard.

BURANTY. — A la bonne heure. D'autant que tu as remarqué, ce soir ? Je ne sais pas ce qu'il y a eu entre eux ; mais, à partir du milieu de la soirée, ils ont commencé à se cracher au nez comme des lamas. Il y a grande probabilité qu'en voiture ils ont dû avoir un attrapage et qu'ils vont nous déballer, à ne pas prendre avec des pinceaux.

RIQUIQUI. — On soupera tout de même ?

BURANTY. — Chut ! Les v'là !

Scène II

BURANTY, RIQUIQUI, BOBETTE, GOSTARD, puis JACOB

BOBETTE, fin de discussion. — Zut ! Assez ! Et puis, parlons d'autre chose. Parce que sans ça... je n'entre pas et je fous le camp souper seule chez moi.

GOSTARD. — C'est ça !... sois donc un peu vulgaire... Ça te changera. (Aux amis.) Faites pas attention ! C'est comme ça vingt fois par jour.

BURANTY. — Oh ! restez, madame !

RIQUIQUI. — Oui.

GOSTARD. — Mais sans doute. Elle reste. Elle en meurt d'envie... Allons, la Bobette ! venez embrasser son Paul... tout de suite !... sacré nom d'une...

BOBETTE. — Quelle crapule tu fais !

RIQUIQUI, bas, à Buranty. — Tu vois ? Elle parle comme moi.

BURANTY. — C'est pas la même chose.

GOSTARD. — Tout de suite, embrasse !

BOBETTE. — Un baiser de sœur, alors ?

GOSTARD. — Si tu veux.

BOBETTE, l'embrasse. — Voilà le baiser de sœur.

GOSTARD. — N'y a pas gras.

BOBETTE. — L'autre sera pour demain.

GOSTARD. — Pourquoi demain ?

BURANTY. — Nous sommes là, hé ?

BOBETTE. — Hop ! Maintenant, je suis de bonne humeur !

GOSTARD. — Heureusement ! Jacob ! à table ! (A Riquiqui.) Avez-vous faim, la petite ?

RIQUIQUI. — Un peu. J'ai les boyaux dans les mollets.

BURANTY. — Quiqui !

BOBETTE. — Laissez-la donc, cette enfant !

GOSTARD. — Mais oui, elle dit ce qu'elle pense... comme ça lui sort. C'est la nature... arrivez près de moi... nature... (A Buranty.) Tu permets ?

BURANTY. — Mais oui !

GOSTARD. — Colle-toi près de Buranty, Bobette. Vieil ami, sois chaste et ne fais pas le genou à mon bébé ! Ah ! Ah ! Et maintenant... (Ils s'installent.)

RIQUIQUI. — Eh bien, vous en avez de l'argenterie, vous savez !

GOSTARD. — C'est pas à moi. C'est à ma mère.

BOBETTE. — Elle nous la prête.

RIQUIQUI. — Ça, c'est gentil. Elle est douillarde, alors ?

BOBETTE. — Dans les grands prix !

GOSTARD. — Et je suis son seul crapaud. Oui. C'est moi qui aurai tous les légumiers, mes enfants, et l'hôtel avenue Kléber...

BOBETTE. — La galerie de tableaux.

GOSTARD. — Tout le bazar, quoi !

BOBETTE. — A propos de bazar... avez-vous remarqué, ce soir, aux Folies-Bergère...

GOSTARD. — Ah ! zut, zut ! Quitte ça... Ne me parle plus des Folies, hein ? C'est rasant... J'en ai soupé... Je n'y reposerai plus jamais mes petits pieds.

BOBETTE. — Pourquoi ?

GOSTARD. — Parce que c'est vieux jeu.

BOBETTE. — Ah ! Toujours ta scie du vieux jeu et du nouveau jeu ! Tu es idiot !

GOSTARD. — Parfaitement. Y a deux jeux : l'ancien et le nouveau ! Comme les Testaments. Eh bien, les Folies, voilà trois cents ans que je vois ça. Autre chose. C'est vieux jeu.

BOBETTE. — Qu'est-ce qu'il te faut ?

GOSTARD. — Je sais pas. C'est pas à moi de trouver. Moi, j'attends, je suis le client. Qu'on serve autre chose !

BURANTY. — C'est pas une raison, parce que tu n'aimes pas les Folies-Bergère, pour en dégoûter les autres.

BOBETTE. — Mais laissez donc. Il ne sait pas ce qu'il dit. Jusqu'à son bachot, il y a passé toutes ses soirées. Il les a toujours beaucoup aimées.

GOSTARD. — Oui, j'ai aimé. Mais je n'aime plus. J'ai aimé quand j'étais petit, dans le temps. Oui, tenez, je me rappelle même très bien avoir eu, aux Folies, une des grosses émotions de ma petite cocotte de vie. En 1889, j'avais seize ans. Je venais d'être plaqué dans l'après-midi par ma folle amante. J'avais du vrai bobo à mon cœur. J'entre le soir dans cette boîte à mouches dont nous parlons, pour me changer les idées, m'enlever ça qui m'assombrissait... et devinez sur quoi je tombe ?

BURANTY. — Sur ta maîtresse ?

GOSTARD. — Mais non. Sur les huit étalons de l'Ukraine, présentés en liberté. Vous souvenez pas ?

BURANTY. — Non.

GOSTARD. — Enfin. Vous vous les imaginez, les huit étalons de l'Ukraine ? Pas plus de l'Ukraine que ma mère, mais vous les voyez tout de même. Ils étaient en train de se défiler, tous les huit, au pas, l'un derrière l'autre, le tête entre les pattes, avec le cou bien rond, et des sacrés farceurs de panaches plantés entre les oreilles, comme aux corbillards. Et, pendant qu'ils s'amenaient à la queue leu leu, il y avait le mâtin d'orchestre qui poussait un air d'absoute, une machine triste, une machine d'église à gros instruments... Nom d'un bonhomme ! ce que j'ai pleuré ! Vous ne pouvez pas vous en faire une idée ! Ça, c'était beau, oui, à la bonne heure. Je les ai jamais revus, ces huit étalons de l'Ukraine. Où diable sont-ils perchés depuis ?

RIQUIQUI. — Sont peut-être crevés ?

GOSTARD. — Ça serait dommage.

BOBETTE. — Mange donc. Moi, si j'étais née mâle, au lieu de femelle, j'aurais bien aimé d'être gymnaste.

GOSTARD. — Ça te ressemble encore cette idée-là.

BURANTY, à Bobette. — Pourquoi auriez-vous aimé ?

BOBETTE. — Parce que c'est épatant. Gymnaste ! On est comme tout nu, mais avec des franges d'or. On se flatte avec des maillots. Et pensez donc ? Tout ce monde qui vous mange des yeux pendant qu'on est là-haut, qu'on se balance et que la musique vous joue des *Danubes*...

RIQUIQUI. — Et puis, si on tombe, on s'écrabouille !

GOSTARD. — Et faut vous ramasser avec une pelle à main. Merci !

BOBETTE. — On ne tombe pas : y a des filets. Oh ! si, allez ! c'est rudement pas ordinaire ; je trouve ça plus chic encore que le théâtre.

GOSTARD. — Hein ? Croyez-vous ?... Elle raisonne comme ma mère. Ma mère dit des affaires de ce tonneau-là !

BOBETTE, froissée. — Je te défends. Tu sais que je n'aime pas t'entendre parler ainsi de ta mère.

GOSTARD. — Qu'est-ce que je dis de mal ?

BOBETTE. — Assez. Ça suffit.

GOSTARD. — Oh ! bien ! Avec ça qu'elle se gêne, elle, quand elle m'arrange !

BOBETTE. — Elle a le droit. C'est ta mère et tu es son fils. Mais toi, c'est différent.

GOSTARD. — En quoi ?

BOBETTE. — Du moment que je te le dis, ça doit te suffire. Enfin, un garçon qui rosse sur sa mère ! non et non ! Je n'en veux pas !

GOSTARD. — Tu m'embêtes. Tu ne la connais pas ?

BOBETTE. — Je le regrette bien.

GOSTARD. — Demande à Buranty. Il la connaît, lui ! (Buranty lève les yeux au ciel.) Il te dira si j'exagère ? (A Buranty.) Voyons ?

BURANTY. — Ah ! dame ! le fait est qu'elle... Et puis, moi, ce que je ne lui pardonne pas, c'est son fichu goût en peinture. Ah ! là là !... Quand je pense qu'elle a payé quatorze mille francs, le mois dernier, une petite pochetée... pas plus grande que ça... de Rembrandt !... Ça, je ne m'y ferai jamais !

GOSTARD. — Encore un qui est vieux jeu, Rembrandt ! Jeu patriarche.

RIQUIQUI. — Où demeure-t-il ?

BURANTY. — Très loin !

GOSTARD. — Et s'il n'y avait encore que ça !... Mais son caractère, ses manies... Et d'un serré pour la galette !

BOBETTE. — C'est ta mère.

GOSTARD. — Je le sais parbleu bien que c'est maman, aussi je la respecte et je l'aime.

BOBETTE. — Pas tant que moi.

GOSTARD. — Je te demande pardon. Mais ça n'empêche pas qu'elle soit d'un rasoir... Oh ! mes enfants, si c'était pas ma mère... si c'était seulement ma tante... il y a beau temps que je l'aurais... top top... M'avez compris... Et elle s'en rend bien compte elle-même. Elle abuse de ce qu'elle m'a mis au monde.

BOBETTE. — Plains-toi, va, plains-toi ! Je te conseille ! Tu n'as qu'elle, tu es libre...

GOSTARD. — Je m'en aperçois.

BOBETTE. — Tu n'as plus de père.

GOSTARD. — Mais j'aimerais mieux en avoir quatre, huit, dix, des pères, qu'une comme elle, tu m'entends. Je l'adore, c'est convenu. Mais enfin, avec un père, on est d'homme à homme, on se comprend toujours. Et puis, en voilà assez sur elle. Fini. Autre chose.

BURANTY. — Oui, c'est ça. Fini !

BOBETTE. — Fini. Seulement, tu es prévenu : chaque fois que tu bêcheras ta mère, je prendrai sa défense. Parce que c'est mon rôle et mon devoir. Je suis ce que je suis... une grue...

GOSTARD. — Bah !

BURANTY. — Oh !

RIQUIQUI, aimable. — Une grande !

BOBETTE. — Possible. Mais, pour ce qui est du sentiment de la famille, je peux dire que je l'ai.

GOSTARD. — Eh bien, garde-le, et baisse la trappe. Parce que tu deviens bassin.

BOBETTE. — Oui ! Oh ! tu le prends de haut parce qu'il y a du monde !... (A Buranty et à Riquiqui.) Mais, quand nous sommes seuls, vous savez ? Il n'en mène pas large.

GOSTARD. — Quand nous sommes seuls ! Mais c'est moi qui te fais rentrer dans les boiseries, comme je veux ! Et je n'ai qu'un mot à dire pour que tu te mettes à plat ventre.

BOBETTE. — C'est pas vrai.

GOSTARD. — Mens donc pas. Devant Buranty et Quiqui, c'est bien inutile. On te connaît. On sait que tu m'adores. Tu m'adores, puisque tu m'entretiens.

RIQUIQUI, d'un air de doute. — Non ?

BOBETTE. — Ne répète pas ! ou je te gifle. Ah ! mon pauvre garçon ! Il faudrait que je sois bien malade pour nourrir et élever un homme ! (A Buranty.) Hein ? comme c'est bien dans mon genre et mes habitudes ? La preuve qu'il ment, tenez ? (Montrant ses oreilles.) Voilà ce qu'il m'a encore donné la semaine dernière, cet Alphonse qui veut faire le malin ! Oui, ces deux perles-là, et elles lui ont coûté quinze mille ! Attrape !

GOSTARD, blagueur. — C'est pas moi. Quinze mille ? Ah ! non !...

BOBETTE. — C'est pas toi ?

GOSTARD. — Non.

BOBETTE. — Alors, qui ?

GOSTARD. — Est-ce que je sais ? Un passant. Un gymnaste.

BOBETTE. — Ah ! la canaille ! C'est lui, vous savez ! Parole. Il voudrait me salir et faire croire des choses... Mais c'est lui ! Et c'est pas les premiers bijoux... ni les derniers... Et c'est encore ta mère qui les payera ceux-ci, à la fin de l'année, comme elle a déjà payé mes rubis, et mon collier, et mon agrafe de corset... Elle est plus chic que toi, ta mère... Voilà une femme du monde ! Tandis que toi... Tiens, tu me mets en colère... je ne te parle plus...

GOSTARD. — Tant mieux. Il ne pleuvra pas demain.

BURANTY. — Vous savez que vous n'êtes pas amusants, tous les deux, à vous crêper du matin au soir.

RIQUIQUI, à Gostard. — Voyons ? Avouez que c'est vous qui avez donné les perles ? Nous ne le dirons pas.

BURANTY. — Je dirai que c'est moi, si tu veux ?

RIQUIQUI. — Ah ! non !

GOSTARD. — Eh bien, oui, c'est moi. Êtes-vous contents ?

BOBETTE. — Ah ! Enfin !

RIQUIQUI. — Pourquoi vous en défendez-vous ? C'est pourtant honorable d'offrir des cadeaux à sa petite amie.

GOSTARD. — C'est stupide.

BURANTY. — Tu préférerais passer pour un amant...

RIQUIQUI. — A plusieurs ponts ?

GOSTARD. — Oui. Ça serait drôle et gai.

BOBETTE. — Laissez-le. Il est saoul. Il ne sait plus ce qu'il dit. Il est en train d'aller contre le sens moral...

BURANTY. — Oui. Eh bien, puisque c'est comme ça... Quiqui... dis bonsoir et embrasse les personnes âgées, parce qu'il est (Il regarde sa montre.) sommier élastique moins le quart.

BOBETTE. — Je ne vous retiens pas... vous devez en avoir assez... je comprends.

GOSTARD. — Elle est sublime ! C'est toi qui les tamponnes !...

BURANTY. — Au revoir ! au revoir !.. Vous bavarderez quand nous serons partis.

BOBETTE. — Comment rentrez-vous ?

BURANTY. — A pattes.

RIQUIQUI. — C'est pas loin.

BURANTY. — A bientôt !.. Non, non, ne vous dérangez pas.

RIQUIQUI, aimable et distinguée. — Au plaisir, sieurs et dames ! (Ils sortent.)

Scène III

BOBETTE, GOSTARD

BOBETTE. — Maintenant je reprends ce que je te disais en voiture.

GOSTARD. — Ah ! non ! A propos de voitnre, la tienne est toujours là ?

BOBETTE. — Qui m'attend. Oui. Est-ce que tu te figures que je vais coucher ici ?

GOSTARD. — Ça t'est arrivé.
BOBETTE. — N'y compte pas.
GOSTARD. — Alors, dérape.
BOBETTE. — Pas avant que j'aie fini. Je reprends ce que je te disais en venant. Je ne suis pas encore une imbécile !
GOSTARD. — Patience !
BOBETTE. — Crois-tu que je n'ai pas observé tes manèges, aux Folies ?
GOSTARD. — Quels manèges ?
BOBETTE. — Tu le sais bien. Tes manèges avec cette femme... dans la troisième loge après nous.
GOSTARD. — D'abord c'était pas une femme. C'est une jeune fille.
BOBETTE. — Peu importe ! Pour ce que j'en fais.
GOSTARD. — Elle était rudement jolie !
BOBETTE. — Oui... enfin... si on veut.
GOSTARD. — N'aie pas peur de le dire, va. Elle est mieux que toi.
BOBETTE. — Non. Mais c'est autre chose. En tout cas elle a l'air bête.
GOSTARD. — C'est pas vrai.
BOBETTE. — Comme une oie.
GOSTARD. — Tu t'y connais donc ?
BOBETTE. — Depuis que je t'ai rencontré.
GOSTARD. — Eh bien, oui, là, j'ai regardé cette jeune fille.
BOBETTE. — Ah ! Tu...
GOSTARD. — Je la trouve délicieuse... à manger de caresses....
BOBETTE. — Ah ça !
GOSTARD. — Au moment où nous entrions, elle arrivait, gentille, comme il faut, avec sa bonne mère.
BOBETTE. — Cette vieille dame ?
GOSTARD. — Oui.
BOBETTE. — Qu'en sais-tu, seulement, si c'était sa mère ?
GOSTARD. — Je l'ai entendue qui l'appelait maman.
BOBETTE. — C'est pas toujours une raison.
GOSTARD. — Tout de suite en la voyant, j'ai reçu une tape.
BOBETTE. — Et tu oses me dire ça en face ?
GOSTARD. — Parce que tu m'y forces. Et puis que je suis pour la franchise, moi ! Nouveau jeu...
BOBETTE. — Eh bien, moi aussi, je vais me mettre à être nouveau jeu.
GOSTARD. — Pourras pas.
BOBETTE. — Tu crois ? Ne me pousse pas. Tu ne sais pas ce que je suis capable.
GOSTARD. — Dont.
BOBETTE. — Hein ?
GOSTARD. — Ce dont je suis capable. (Changeant de ton.) Un conseil, Bobette ?... Au lieu d'essayer de me prouver que tu es jalouse, va te coucher, ma bonne.
BOBETTE. — C'est pas de la jalousie, c'est de la dignité.
GOSTARD. — Alors, ça va bien. Est-ce que je te surveille, moi ?
BOBETTE. — Il ne manquerait plus que ça !
GOSTARD. — Je te laisse libre toutes tes récréations, je ne fouille pas dans tes tiroirs... je fais pas subir la question à ta femme de chambre...
BOBETTE. — Oh ! oh !
GOSTARD. — Quand je te sors à mon petit bras, dans les salles publiques, et qu'il y a des seigneurs qui te reluquent en mâchonnant : « Beau petit bébé ! » je ne dis rien... je ne vois rien, moi... L'autre nuit... Tiens ? chez Baratte... quand ce vieux que nous ne connaissions pas... et qui était un peu plumard... nous a invités à souper... j'ai accepté... rien que pour toi... pour t'amuser !... Il t'a chauffée tout le temps ; tu ne le décourageais pas. J'en ai ri. C'est lui qui a payé. Nouveau jeu.
BOBETTE. — Ah ! le beau mérite ! Un vieux de passage !... Dont on ne sait même pas le nom... Qu'on ne reverra jamais ! Et puis, ça n'est pas la même chose...
GOSTARD. — Attends... Ce soir encore... pendant les jeux icariens... il y avait un petit jeune homme de l'Icarie... en maillot citron, avec le cheveu à la Capoul, que tu n'avais pas l'air non plus de détester...
BOBETTE. — Moi ?
GOSTARD. — Oui, toi... C'est pour ça que j'aurais vraiment été un peu daim de me gêner de mon côté avec la jeune fille en question.
BOBETTE. — Une jeune fille ! Tu n'as pas honte ?
GOSTARD. — Non. Et puis je sens que celle-là n'est pas comme les autres.
BOBETTE. — Aboutis. Où veux-tu en venir ?
GOSTARD. — A rien. A te dresser.
BOBETTE. — Moi ? Me dresser... Toi ?
GOSTARD. — Oui, mon chou !
BOBETTE. — Ah ! non !... Voilà un mot !... Et me dresser à quoi ?
GOSTARD. — A ne pas me scier... à me laisser regarder.
BOBETTE. — Les femmes ?
GOSTARD. — Oui... Regarder... admirer... et aimer si ça me fait plaisir.
BOBETTE. — D'autres que moi ?
GOSTARD. — Tu l'as dit.
BOBETTE. — Jamais.
GOSTARD. — Bobiche, tu t'oublies. Nous ne sommes pas mariés, petite enfant. Si demain il me prend l'envie d'être libre...
BOBETTE. — Tu seras libre quand je te lâcherai... Pas avant.
GOSTARD. — Ecoute, chou d'amour. Ecoute bien le monsieur. Tu sais si je suis bon ? Mais résolu ? Et puis pas ordinaire ?
BOBETTE. — Oh ! pas comme tout le monde, non !
GOSTARD. — Nouveau jeu...
BOBETTE. — Zut ! Après ?
GOSTARD. — Oui ! Oh ! je sais que ça t'agace. Retiens ce que je te dis... Grave-le là, sur ta belle cire : la jeune fille de ce soir, la ravissante jeune fille...
BOBETTE. — Paul ! Ça va mal finir !...
GOSTARD. — Je le crains. Tu ne sais pas le danger qui te menace ?... l'épée d'Androclès suspendue ?... Tu peux pas t'imaginer.
BOBETTE. — Oh ! tu ne me fais pas peur.
GOSTARD. — Ça va venir. Eh bien, la jeune fille... si tu continues à m'embêter...
BOBETTE. — Je m'en vais.
GOSTARD. — Tout à l'heure. Si tu dis encore un seul mot... un seul...
BOBETTE. — C'est pas l'envie qui m'en manque !
GOSTARD. — Retiens-le. Aussi vrai que depuis dix minutes je commence à moins t'aimer ; en même temps que je m'emballe sur l'ange des Folies... aussi vrai que je te parle et que t'es là, bouche béante...
BOBETTE. — Eh bien ?
GOSTARD. — Regarde-moi. Dès demain matin je sors, je bondis aux renseignements... je me fais présenter... j'escalade les parents... et je l'épouse.
BOBETTE. — Tu ferais ça ?

GOSTARD. — Froidement.

BOBETTE. — Je t'en défie.

GOSTARD. — Tu verras. (Coup de timbre.) Qu'est-ce qui sonne à cette heure-ci ?

BOBETTE. — Buranty et la petite, qui ont encore faim !

GOSTARD — Non.

Jacob paraît.

JACOB. — Monsieur, c'est madame.

BOBETTE. — Hein ? Qui ? Quelle madame ?

JACOB. — La mère de monsieur.

GOSTARD. — Maman!

BOBETTE. — Ta mère !

GOSTARD. — A cette heure-ci !... Deux heures moins le quart ! Chez un garçon !... Ah ça, elle perd la boussole !

BOBETTE. — Où est-elle ?

JACOB. — Dans le vestibule.

BOBETTE. — Paul, tu ne peux pas laisser ta mère dans le vestibule.

GOSTARD. — C'est juste. Je vais la renvoyer.

BOBETTE. — Renvoyer ta mère ?

GOSTARD. — Sans doute. C'est sa faute. Tu es là ! Est-ce que je peux... ?

BOBETTE. — Reçois-la.

GOSTARD. — Ah ! non, par exemple !

BOBETTE. — Reçois-la. C'est à moi de sortir. S'il y en a une de nous deux qui doit céder le pas à l'autre... c'est moi. Une mère est une mère. Je suis ce que je suis, mais, pour le sentiment de la famille...

GOSTARD. — Tu peux dire que tu l'as, c'est entendu! Enfin, pars ou ne pars pas, je ne la recevrai pas.

BOBETTE. — Paul ! Je t'en prie... je t'ordonne !

GOSTARD. — Non ! non ! Je ne veux pas l'habituer à ce qu'elle me tombe comme ça, au milieu de la nuit. J'habite bourgeoisement. Sans doute, parbleu, je la recevrai...

BOBETTE. — Oh ! A la bonne heure !

GOSTARD. — Mais demain, en plein jour.

BOBETTE. — Avec tout ça elle attend !... Elle attend... Quel mufle tu fais !

GOSTARD. — Oh ! que tu es assommante!

BOBETTE. — Oui. Ecoute... si tu ne la fais pas entrer, c'est moi qui vais la chercher.

GOSTARD, il sonne. Jacob paraît. — Jacob, faites entrer cette dame. (Le rappelant.) Un instant. (A Bobette.) Et toi, alors ? Tu me le payeras, tu sais ?

BOBETTE. — Moi, je m'en vais. Je passerai par la cuisine. Parce que c'est ta mère.

GOSTARD. — Non ! Reste. Une idée ! Attends au bout, dans la salle de bains.

BOBETTE. — Pourquoi ?

GOSTARD. — Tu verras. Je te le dirai tout à l'heure. Le temps d'empaqueter maman... et je suis à toi. Tu verras ! Une surprise !

BOBETTE. — Ah !

GOSTARD. — Ça ne sera pas long !

BOBETTE. — Oh ! prends tout ton temps. (A la porte.) Ne la bouscule pas.

GOSTARD. — Veux-tu !... (Elle sort. A Jacob.) Allez-y! (Jacob sort. Seul.) Ah ! tu veux que je la reçoive ! Attends un peu !

Scène IV

GOSTARD, Mme GOSTARD

Mme GOSTARD. — Bonjour !

GOSTARD. — Bonsoir ! Eh bien, tu sais! ne te gêne pas, maman! Force ma porte, mon secrétaire... Veux-tu mes clefs ?

Mme GOSTARD. — Comme tu me reçois !

GOSTARD. — Mal. Mais dame ! qu'est-ce qui te prend de débarquer à cette heure-ci ?

Mme GOSTARD. — Rien. Je revenais de chez les Trinipoulo, où j'ai passé la soirée, j'ai vu de la lumière à travers les volets de ton rez-de-chaussée, j'ai pensé : « Tiens ! il est chez lui. Il y a trois jours que je ne l'ai vu, je vais entrer l'embrasser. » Et voilà.

GOSTARD. — Et tu n'as pas songé que je pouvais avoir du monde ?

Mme GOSTARD. — Je n'ai pas réfléchi. (Elle regarde la table.) Je vois que tu en avais ?

GOSTARD. — Effectivement.

Mme GOSTARD. — C'est pas moi qui les ai fait partir, au moins ?

GOSTARD. — Mes amis ? non. Ils ne comptaient pas sur toi. Ils ne t'ont pas attendue.

Mme GOSTARD. — Enfin, te voilà, mon coco.

GOSTARD. — Oui, c'est le principal.

Mme GOSTARD. — Comment vas-tu ?

GOSTARD. — Entrelardé. Et toi ?

Mme GOSTARD. — Moi ? Toujours ma migraine.

GOSTARD. — Tu sors trop.

Mme GOSTARD. — Allons donc !

GOSTARD. — Si. Tu te fatigues. A ton âge on ne peut plus faire ce que tu fais.

Mme GOSTARD. — Je fais ce qui me plaît.

GOSTARD. — Aussi je t'imite. Tu rentres te mettre au pieu ?

Mme GOSTARD. — Non. Je vais chez les Brohlmück. Demain, j'ai les Mathias à déjeuner, je goûte chez Grinani. Après-demain, je passe la journée à Saint-James, chez les Lévy... Jeudi...

GOSTARD. — Tu n'as pas le temps de t'ennuyer.

Mme GOSTARD. — Je ne m'ennuie jamais.

GOSTARD. — T'as de la veine.

Mme GOSTARD. — Pas de t'avoir.

GOSTARD. — Pourquoi ? Tu aurais pu tomber plus mal. Je noce et je m'amuse, c'est vrai. Mais je ne suis pas vieux jeu. J'ai une façon de noncer qui te fait honneur.

Mme GOSTARD. — Parlons-en. Mme Bobette Langlois !

GOSTARD, qui se trahit. — Chut !

Mme GOSTARD. — Elle est là ?

GOSTARD. — Jamais de la vie. Je te fais signe... Pas si haut... à cause du larbin...

Mme GOSTARD. — Ah ! tu trouves qu'elle me fait de l'honneur, Mme Bobette Langlois... Tu n'es pas difficile ! Une fille avec laquelle tu t'affiches partout !

GOSTARD. — Ça prouve que je ne suis pas hypocrite. Et puis, laisse donc ! Tu aimes autant que ce soit elle qu'une autre !

Mme GOSTARD. — Moi ? Est-ce que tu t'imagines que je m'occupe de ça ?

GOSTARD. — Non. Mais, dans le fond, tu as pourtant une espèce de faible pour elle.

Mme GOSTARD. — Ah ça ! Tu es fou!

GOSTARD. — Ne te fâche pas. Tu oublies ce que tu as fait, il y a six mois... comme tu as été gentille !... Tu me l'as caché, mais je l'ai su.

Mme GOSTARD. — Comprends pas.

GOSTARD. — Que si, tu comprends. Il y a six mois, quand Bobette a été si malade. sa pleurésie qu'elle avait pincée à Chatou...

Mme GOSTARD. — Eh bien ?

GOSTARD. — Tu lui as fait porter par ton maître d'hôtel quelques bouteilles de vieux vin... Oh ! n'essaye pas de nier, c'est elle-même qui me l'a dit. Sans doute, elle n'avait pas besoin de toi pour ça... elle a bien les moyens d'avoir du vin à n'importe quel prix... mais enfin, ça ne fait rien... pour la chose du procédé... j'ai trouvé ça épatant ! Surtout de ta part... Et puis chic... bien tant pis pour les conventions... bien nouveau jeu !

Mme GOSTARD. — Oui, c'est vrai. Mais que veux-tu ? Tu te lamentais, tu ne mangeais pas... tu me faisais une tête... j'ai pensé : « Voilà une pauvre malheureuse qui file un mauvais coton. Ma foi, après tout, elle a aimé mon fils, elle a du goût... je peux bien lui offrir une douceur.» Et je lui ai fait remettre par Sulpice un petit panier de notre Léoville.

GOSTARD. — Celui de 75 ?

Mme GOSTARD. — Celui de 75.

GOSTARD. — C'est le meilleur. Tu as été très à la haute, quand tu as eu cette idée-là. Ne la regrette pas. Aussi, dame ! elle s'exprime sur toi avec une chaleur... Oh ! mais, dans des termes... C'est ce que je lui dis souvent : « Tu parles de ma mère comme tu ne parlerais pas de la tienne ! »

Mme GOSTARD. — Paul !

GOSTARD. — Ah ! tant pis si ça te froisse, j'en suis fâché. Mais il faut que tu le saches.

Mme GOSTARD. — Non...

GOSTARD. — T'auras beau te débattre, tu n'échapperas pas à la gratitude de Bobette. Eh bien, elle t'adore, Bobette ! Elle ne parle que de toi tout le temps... elle prend ta défense.

Mme GOSTARD. — Tu dis donc à cette créature du mal de ta mère ?

GOSTARD. — Mais non. Seulement, quelquefois, je plaisante, je taquine. Eh bien, c'est une justice à lui rendre : toujours elle te protège.

Mme GOSTARD. — Bien obligée. Tiens, arrête-toi sur ce sujet, parce que tu vas dépasser les limites.

GOSTARD. — C'est bon, c'est bon. Comme si on ne pouvait pas tout te dire, à toi ! Tu n'es pas une mère pareille aux autres.

Mme GOSTARD. — En tout cas, j'ai un fils qui est joliment à part. Des gens qui écouteraient notre conversation seraient confondus.

GOSTARD. — Je le crois. Mais ils ne s'embêteraient pas.

Mme GOSTARD. — Quel langage !

GOSTARD. — Que veux-tu ! c'est celui qui se parle. Mais, puisque je t'ai sous la main, j'ai quelque chose à te dire.

Mme GOSTARD. — Est-ce sérieux ?

GOSTARD. — Tu vas en juger. Je me marie.

Mme GOSTARD. — Pour de bon ?

GOSTARD. — Tout ce qu'il y a de meilleur.

Mme GOSTARD. — Voilà je ne sais combien de fois que tu m'annonces cette nouvelle.

GOSTARD. — Cette fois-ci, c'est la vraie.

Mme GOSTARD. — Tu es encore bien aimable de me consulter avant.

GOSTARD. — Je ne te consulte pas, je t'informe.

Mme GOSTARD. — Informe-moi donc. De qui s'agit-il ?

GOSTARD. — D'une jeune fille.

Mme GOSTARD. — Evidemment.

GOSTARD. — Tu es superbe. Pourquoi évidemment ? Ça pourrait être une jeune femme ou une veuve...

Mme GOSTARD. — Soit. Son nom ?

GOSTARD. — Alice Labosse.

Mme GOSTARD. — Pas beau.

GOSTARD. — Ça vaut Gostard.

Mme GOSTARD. — Je ne trouve pas.

GOSTARD. — Moi je trouve. Quand t'étais jeune fille, avant d'épouser papa, tu t'appelais Marteau... Mélanie Marteau ? Franchement, il n'y a pas de quoi cracher sur Labosse. Enfin, elle s'appelle comme ça, je ne peux rien y changer. Fille unique. Ses parents sont des entrepreneurs très calés. Fortune acquise dans les démolitions.

Mme GOSTARD. — Honnêtement ?

GOSTARD. — Je ne sais pas si elle est acquise honnêtement, je sais qu'elle est faite.

Mme GOSTARD. — Bien les parents ?

GOSTARD. — J'espère.

Mme GOSTARD. — Tu ne les connais donc pas encore ?

GOSTARD. — Non. J'ai le temps pour ça, j'ai toute la vie. D'ailleurs, ça m'est égal. Saignants ou trop cuits, je les prends comme ils seront ; c'est pas eux que j'épouse.

Mme GOSTARD. — Je t'admire. C'est peut-être eux qui ne voudront pas de toi ?

GOSTARD. — Ça m'étonnerait, parce que d'abord j'ai mes petits mérites personnels, ma fortune à moi, sans parler de la tienne qui me reviendra plus tard, et puis parce que je suis à peu près sûr de la jeune fille.

Mme GOSTARD. — Elle t'aime ?

GOSTARD. — M'aimera.

Mme GOSTARD. — Au moins, elle, tu la connais ?

GOSTARD. — De vue seulement. C'est demain que l'abordage a lieu, chez les parents qui ne s'en doutent pas, 123, boulevard Haussmann, au premier !

Mme GOSTARD. — Comment cela !... Voyons ! Voyons ! Explique-toi. Tu m'effrayes.

GOSTARD. — C'est très simple. Non, ils ne se doutent de rien. Demain j'irai les voir, je leur dirai qui je suis, qui tu es, qui nous sommes : père banquier, décédé, mère veuve, très riche, terre dans le Var, villa à Trouville, hôtel avenue Marceau, fils unique... «C'est moi le fils unique, renseignez-vous sur la place.» Et je leur demanderai la main de l'enfant. En recevant cette corniche sur l'occiput, ils seront littéralement assommés, tu comprends ? Et ils me l'accorderont.

Mme GOSTARD. — Allons, je suis bien bête de t'écouter. Ne te moque pas de moi davantage.

GOSTARD. — Tu ne me crois pas ? Ça va être encore plus drôle alors. Je te jure que je te dis la pure vérité.

Mme GOSTARD. — Vraiment ? Tu veux te marier, toi ? Pourquoi ? A propos de quoi ?

GOSTARD. — Parce qu'il faut. Et puis parce que c'est épatant, moi, à mon âge, avec mes idées, de me décider à ça. Oui, je fonde une famille carrément. Tous ceux qui me connaissent et qui m'estiment diront : « Voilà ! Le petit Gostard, ça lui a pris de se marier, et pan ! il l'a fait dans le quart d'heure. Très chic ! »

Mme GOSTARD. — Tu es ridicule. Mais je n'y comprends rien. Donne-moi des détails. Où l'as-tu rencontrée pour la première fois ?

GOSTARD. — Ce soir, aux Folies-Bergère.

Mme GOSTARD. — Aux Folies-Bergère ?

GOSTARD. — Oui. Avec sa mère. Elle était dans une loge à côté de la nôtre, jolie comme un cœur, et pas l'air de s'en douter. Et puis, très comme il faut, distinguée, au point que j'ai eu beau lui faire l'œil sans reprendre haleine, pas une fois elle n'a rendu. Ça, c'est déjà une garantie pour l'avenir. C'est une

jeune fille qui doit avoir été entraînée dans un couvent. On sent ça rien qu'à la manière dont elle ne regarde pas les hommes. Enfin, tu sais, maman, t'auras là une bru dont tu pourras te parer en plein jour, et qui te soutiendra dans les magasins. Ah ! elle me revient beaucoup !

Mme GOSTARD. — Mais comment peux-tu deviner, toi, que tu lui plais déjà ?

GOSTARD. — Intuition. Divine intuition.

Mme GOSTARD. — Comment sais-tu son nom ? Le passé des parents ?

GOSTARD. — Enfantin. Comme j'arrivais aux Folies... Elle entrait...

Mme GOSTARD. — Avec sa mère ?

GOSTARD. — Avec.

Mme GOSTARD. — Etonnant !

GOSTARD. — J'ai remarqué la voiture.

Mme GOSTARD. — De maître ?

GOSTARD. — Je te crois ! Et très chic. Alors, dans un entr'acte, je suis sorti, j'ai retrouvé le véhicule... un bouche-l'œil d'un louis au valet de pied... j'ai su tout ce que je voulais.

Mme GOSTARD. — Tout ça est stupide. C'est de l'opérette, mon enfant. Ce mariage ne se fera pas.

GOSTARD. — Ne dis donc pas d'imprudences. Il se fera si je veux qu'il se fasse.

Mme GOSTARD. — Tu n'aimes pas ta mère.

GOSTARD. — Je t'aime comme tu m'aimes, je te rends ce que tu me donnes. Et puis, j'épouserai qui je voudrai, est-ce que ça te regarde ? Tu ne m'as pas demandé la permission quand tu as pris papa. Aujourd'hui, depuis que tu es seule, est-ce que je ne te laisse pas libre ? Tu reçois qui tu veux, tu sors, tu rentres aux heures qui te plaisent ; on dit un tas de choses sur toi, dans le monde.

Mme GOSTARD. — Que dit-on ?

GOSTARD. — Plus tard nous en recauserons. Ça n'est pas le moment. Oui, je suis très content, je commence à voir la vie sous son vrai jour...

Mme GOSTARD. — Eh bien, et Mme Langlois ?

GOSTARD. — Bobette ! Je la dépose. Ah ! je la dépose comme un monarque.

Mme GOSTARD. — Elle se doute de quelque chose ?

GOSTARD. — Rien. Pas une goutte.

Mme GOSTARD. — Tu crois qu'elle se laissera faire ?

GOSTARD. — Faudra bien.

Mme GOSTARD. — Tu te prépares là de belles scènes et des histoires à n'en plus finir.

GOSTARD. — Non, maman. Rien du tout. Ça coulera comme sous le pont, parce que Bobette m'aime, qu'elle est intelligente et qu'elle comprendra que c'est mon intérêt de me caser une bonne fois pour toutes. Elle en versera une ou deux, je lui ferai un beau petit cadeau, elle viendra à mon mariage pour voir comment je supporte l'opération. Et puis voilà. Il n'y aura pas plus de drames que ça.

Mme GOSTARD. — Allons ! tu es optimiste.

GOSTARD. — Je ne suis pas vieux jeu. Jamais je ne m'y résoudrai. Et je te garantis que ma femme ne le sera pas non plus, ni mes enfants, si j'en cueille. « Devancer pour avancer ». Voilà ma devise. Au premier abord, elle a l'air de ne pas signifier grand'chose. Creuse-la, maman, tu verras qu'il y a un monde dans ces deux mots. Tiens, toi ! qu'est-ce qui fait que je t'aime et que je t'apprécie, dans le fond, quoique tu me mettes souvent des bâtons dans la roue ? Eh bien, c'est que, sans être absolument nouveau jeu, tu n'es pourtant pas une mère vieux jeu. Encore un petit coup de collier, un petit effort, et tu deviendras parfaite. Alors, paire d'amis nous serons. Pas avant. Bonsoir, maman ! J'espère que je ne t'ai pas fâchée ?...

Mme GOSTARD. — Un peu.

GOSTARD. — Bois une gorgée. Ça passera. Si tu tiens à ce que je t'embrasse, je t'embrasserai.

Mme GOSTARD. — Sans doute, bêta.

GOSTARD, qui l'embrasse. — Ça y est. Plus rien de spécial à me dire ?

Mme GOSTARD. — Je ne vois pas.

GOSTARD. — Secoue bien ton sac. Non... tu ne trouves rien. En ce cas, adieu !

Mme GOSTARD.— Adieu ! Quand te reverrai-je ?

GOSTARD. — Peux pas te préciser. Un jour ou l'autre. Quand on se rencontrera. Allons ! pense à mon mariage. Tu seras invitée. On rira. Ma femme à moi ?... Non, c'est trop drôle... Bonsoir, la maman ! Portez-vous bien, la dame ! N'achetez pas de nouveau Rembrandt d'ici demain. Et puis, dis que tu as un garçon renversant. Allons, dis-le ? et plus vite que ça ?

Mme GOSTARD. — J'ai un garçon renversant.

GOSTARD. — T'es un cœur. Défile-toi.

Mme GOSTARD. — Tout de même gentil ! (Elle sort.)

Scène V

GOSTARD, BOBETTE

GOSTARD. — Bobette !

BOBETTE. — Elle est partie ?

GOSTARD. — Oui. T'as rien entendu ?

BOBETTE. — Pour qui me prends-tu ? Et puis d'ailleurs... même en collant son oreille... les murs...

GOSTARD. — Parfait. Mon chou, tu as voulu que je reçoive maman ?

BOBETTE. — Oui.

GOSTARD. — Je l'ai reçue. C'est arrangé avec elle.

BOBETTE. — Quoi ?

GOSTARD. — Mon mariage.

BOBETTE. — Encore cette blague !

GOSTARD. — Toujours ! La jeune fille s'appelle Alice Labosse. Fille unique ; boulevard Haussmann, 123. Ascenseur. J'y vais demain.

BOBETTE. — Tu te payes ma tête !

GOSTARD. — Plus maintenant.

BOBETTE. — Mais comment sais-tu ?

GOSTARD. — Cherche pas.

BOBETTE. — Alors, c'est ça, la surprise ?

GOSTARD. — Annoncée ! Bonsoir, Bobette ! Il se fait tard. Bonne nuit, ma fille !

BOBETTE. — Bonne nuit ! Sale nuit !

GOSTARD. — Douce nuit !

BOBETTE. — Ah ! je commence à en avoir assez d'un amant comme toi ! Mais allons donc ! Je ne te crois pas !

GOSTARD. — Tu as tort.

BOBETTE.— Non ! Je ne te crois pas. Tu te vantes ! Tu me prends pour une autre ! Tu veux me la faire au nouveau jeu ! Ton sacré nouveau jeu !

GOSTARD. — Parfaitement ! Fallait pas me défier. Tu m'as défié.

BOBETTE. — Et je te défie encore, toujours.

GOSTARD. — A demain ! (Il sonne.) Jacob !

BOBETTE. — A demain, animal !

GOSTARD. — A demain !

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Chez les Labosse. Un salon. Grands fauteuils, bergère, avec bout faisant chaise longue.

Scène première

Mme LABOSSE, ALICE LABOSSE

Mme LABOSSE, à sa fille, en poussant un soupir. — Sonne donc encore Victor ! (Alice sonne. Victor paraît.) Monsieur n'est toujours pas rentré ?

VICTOR. — Non, madame !

ALICE. — Oh ! je commence à être inquiète ! Il faut aller à la Préfecture.

Mme LABOSSE. — Attends un peu.

ALICE. — Mais pourtant, maman...

Mme LABOSSE. — Attends. Tu connais bien ton père ?

ALICE. — Il nous a quittées, hier au soir, comme nous partions toutes les deux pour les Folies-Bergère, où il nous avait promis de venir nous rejoindre, il n'est pas venu.

Mme LABOSSE. — C'est qu'il aura rencontré quelqu'un...

VICTOR. — Un ami.

ALICE. — Il est à présent deux heures. Il n'a pas paru de la nuit ni de la matinée... Voilà dix-huit heures qu'il est absent, et tu trouves qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter ?

Mme LABOSSE. — Voilà vingt-cinq ans que c'est comme ça. J'ai eu si souvent des peurs qu'à présent...

VICTOR. — Madame a raison... Il ne faut jamais désespérer de monsieur. Monsieur revient toujours. Il n'y a pas d'exemple que monsieur ne soit pas rentré...

ALICE. — Jamais si tard !

VICTOR. — Si. Une fois. trois jours ! en 1889, la dernière Exposition... (On entend chantonner.) Tenez !

Mme LABOSSE, à sa fille. — Qu'est-ce que je te disais ?

ALICE. — Ah ! tant mieux !

VICTOR. — L'entendez-vous, mon bon maître ? (Il écoute.) Tiens ? il s'arrête dans l'antichambre.

ALICE. — Pauvre papa, il est si bon !

Mme LABOSSE. — Trop bon ! Allons-nous-en, fillette... Tu sais, quand il rentre comme ça, un peu inexactement...

VICTOR. — A l'anglaise.

Mme LABOSSE. — Ton père n'aime pas être vu... il a sa délicatesse... Et puis c'est un vieillard... il ne faut pas avoir l'air de nous apercevoir... par respect...

ALICE. — Tu as raison. Toi aussi tu es bonne !

Mme LABOSSE. — Oh, moi ! Viens ! Chut ! Emmène Pastille, tu sais qu'elle agace ton père. (A Victor.) Je vous le recommande, Victor !

VICTOR. — Craignez pas, madame. Je vas en avoir bien soin.

Elles sortent sur la pointe du pied.

Scène II

VICTOR, LABOSSE

LABOSSE, entre, en fredonnant, très gai, linge défait, fripé, en habit. Il a son bougeoir allumé à la main. Il fredonne :

Mam'zelle Anastasie
Qu'il est bien vot' lapin !

(Parlé.) Victor !

VICTOR. — Eh bien, monsieur ! Qu'est-ce qui vous prend ? (Il souffle la bougie.) Il fait jour !

LABOSSE. — Tiens ! C'est vrai ! L'habitude. Victor, mon garçon, voici ton roi... Bu qui s'avance.

VICTOR. — Très bu !

LABOSSE. — Victorin !

VICTOR. — Monsieur ?...

LABOSSE. — Quoi de *novus* à la maison ? Pas de lettre ?

VICTOR. — Rien du tout, monsieur.

LABOSSE. — Tout va bien, Victorien.

VICTOR. — Monsieur n'a pas encore été sage hier et cette nuit ?

LABOSSE. — Si. Si. Je t'assure.

VICTOR. — Monsieur sera malade.

LABOSSE. — Tu crois ?

VICTOR. — J'en suis sûr, monsieur.

LABOSSE. — Eh bien, tu me soigneras, tu me feras du bouillon, du bon bouillon. (Regarde les murs autour de lui.) C'est gentil, dis donc, chez moi, il n'y a pas à dire : c'est de bon goût, discret. Ah ! qu'on est heureux d'avoir un chez soi ! Pourquoi ne suis-je pas plus souvent chez moi ? Ce que j'aime en toi, Victor, c'est que tu tiens l'appartement avec beaucoup de propreté; aussi, je t'ai déjà augmenté, — eh bien, vois si ton maître est bon ? je sens que je t'augmenterai encore. Dis-le que je suis bon ?

VICTOR. — Mais oui, monsieur est très bon.

LABOSSE. — Plus fort ! Que ça ait l'air de te partir !

VICTOR, criant. — Monsieur est très bon ! (Bas.) Dites donc, monsieur ? Si vous vous reposiez un peu ?

LABOSSE. — Une minute. (Il le mène devant un tableau du salon.) Tiens, tu vois cela ? C'est une peinture. Un berger près d'une bergère. Sais-tu qui est-ce qui a fait ça ?

VICTOR. — Oui, monsieur, c'est un artiste qui s'appelait Ouatteau.

LABOSSE. — Pourquoi dis-tu Ouatteau ? On dit Vatteau.

VICTOR. — Il y a un double V.

LABOSSE. — Un double V ! Tiens, tu es saoul. Elle est gentille, hein, Victorien, la bergère ? Ça ne te donne pas des idées, quand tu époussètes ? Non ! Moi, tout me donne des idées ! C'est que tu n'aimes pas les femmes. Moi, je les aime.

VICTOR. — Trop, monsieur.

LABOSSE. — Jamais trop. Ne dis pas cela.

VICTOR. — C'est bon, monsieur. Vous feriez mieux de vous allonger là, et de dormir une heure !

LABOSSE. — Si tu veux. On ne peut rien te refuser. Victor, dis que, pour un vieux de mon âge, on n'a pas encore l'air trop gâté ?

VICTOR. — Mais certainement non, monsieur.

LABOSSE. — Victor, je t'augmente encore !

VICTOR. — Monsieur m'augmente trop, monsieur va se fatiguer. Que monsieur s'étende et dorme. Là, je vais donner un petit coup d'épaule à monsieur.

LABOSSE. — Tiens-moi le pied, Victorin, tu sais, comme aux amazones. Hop là ! c'est gentil, une amazone... cristi !

VICTOR. — Là, monsieur n'a plus besoin de moi ? Je vais laisser dormir monsieur.

LABOSSE. — Attends. Je ne veux pas que tu t'en ailles. Je n'aime pas être seul, ça me donne des idées tristes. Assois-toi, non, pas là, là, en face de moi, regarde-moi et laisse-moi parler. Victor, je ne suis pas heureux.

VICTOR. — Monsieur a pourtant de quoi, monsieur est riche.

LABOSSE. — Après ? Non, je ne suis pas heureux, parce que je ne peux pas aimer les femmes. Chaque jour, ça me devient plus difficile, et dame, ça m'embête !

VICTOR. — Monsieur exagère, il n'en est pas encore là.

LABOSSE. — Non, mais j'y vais tout droit.

VICTOR. — Que monsieur me permette de lui donner un conseil ?

LABOSSE. — Donne, Victorien.

VICTOR. — Si monsieur ne veut pas perdre le petit peu qui lui reste, que monsieur se ménage.

LABOSSE. — Mais je me ménage.

VICTOR. — Non. Monsieur sort tous les soirs, dîne tous les soirs dans des cabinets particuliers et rentre tard, tous les soirs, malade comme aujourd'hui.

LABOSSE. — Malade ? mais où prends-tu que je suis malade, Victorin ? Je ne me suis jamais si bien porté. Je vais dans des endroits où il y a des femmes, bien entendu. Où diable veux-tu que j'aille ? Ainsi, cette nuit, j'ai été passer une heure au café Américain.

VICTOR. — En haut ?

LABOSSE. — Naturellement. Elles sont toutes venues dès qu'elles m'ont aperçu : « Ah ! voilà le vieux marcheur, le vieux sondeur ! » Neuf, elles étaient à ma table, figure-toi, neuf ! J'avais l'air d'un caissier belge. Il y en avait surtout une petite qui s'appelle Rita, et qui était jolie... jolie... avec une poitrine de chez Barbedienne...

VICTOR. — Assez, monsieur, calmez-vous.

LABOSSE. — Elle n'aurait pas demandé mieux, je t'assure, Rita ! n'y aurait pas eu besoin que j'en parle à sa famille... eh bien, qui est-ce qui n'a pas voulu ? C'est moi. Par raison. Tu vois que tu m'accuses à tort. Seulement, crois bien que ça me coûte et qu'il me faut du courage. Enfin ! Heureusement que l'estomac s'est maintenu. Je peux encore payer à souper aux femmes. Que veux-tu ? Ce n'est que ça ! Mais c'est toujours ça ! Je paye, donc je suis, comprends-tu ? Et tant que je paye, que je fais des cadeaux... eh bien, ça m'illusionne, j'arrive à être persuadé que je vais plus loin.

VICTOR. — En voilà assez. Monsieur parle trop. Je ne l'écoute plus... Madame.

Scène III

LES MÊMES, Mme LABOSSE

Mme LABOSSE. — Bonjour, mon ami.

LABOSSE. — Bonjour, Eudoxie.

Mme LABOSSE. — As-tu bien dormi, cette nuit ?

LABOSSE. — Comme un enfant. Et toi ?

Mme LABOSSE. — Pas mal. Tu avais oublié de nous prévenir que tu ne déjeunais pas, ce matin ?

LABOSSE. — Oui, c'est vrai. Sacrée mémoire qui s'en va. Vous ne m'avez pas attendu, j'espère ?

Mme LABOSSE. — Non. Nous ne t'attendons jamais. Dis donc ?... excuse-moi si je te dérange, mais je ne sais pas ce qu'il faut faire. Il y a un monsieur qui te demande.

LABOSSE. — Moi ?

Mme LABOSSE. — Et moi aussi. Tous les deux. C'est Rose qui lui a ouvert la porte. Voilà sa carte.

LABOSSE. — « Paul Gostard ». Je ne connais pas ça. Et toi ?

Mme LABOSSE. — Moi non plus.

LABOSSE. — Et Alice ?

Mme LABOSSE. — Non plus. Après tout, c'est peut-être un des jeunes gens que nous invitons à tous nos bals.

LABOSSE. — Probablement. Où est-il ?

Mme LABOSSE. — Dans le grand salon.

LABOSSE. — Qu'on le fasse entrer ici.

Mme LABOSSE. — Tu veux le recevoir ?

LABOSSE. — Sans doute. Avec toi.

VICTOR, à Labosse. — Monsieur est sûr qu'il est en état...

LABOSSE. — ... moi la paix, Victor ! Et va chercher le type.

VICTOR. — Monsieur n'est pas prudent. Enfin, moi... (Il va ouvrir la porte.) Monsieur.

Scène IV

LES MÊMES, GOSTARD

LABOSSE. — Monsieur... (Relisant la carte.) « Paul Gostard ? » (Il le regarde et pousse un cri.) Oh !

GOSTARD, même jeu. — Ah !

Mme LABOSSE, surprise. — Quoi donc ? Vous vous connaissez ?

GOSTARD et LABOSSE, ensemble, bafouillant. — Non... Oui... Pas du tout.

Mme LABOSSE. — Il m'avait semblé...

GOSTARD. — Monsieur... Madame...

LABOSSE. — Qu'est-ce qui me vaut, monsieur, l'honneur ?... Asseyez-vous.

GOSTARD. — Voici. Je ne serai pas compliqué. Les déclarations les plus franches sont les meilleures. Vous avez une fille ?

LABOSSE. — Oui, monsieur. Effectivement, nous avons une fille.

Mme LABOSSE. — Unique. C'est vous dire, monsieur...

GOSTARD. — Et vous avez bien raison, madame ! Je continue. Je l'ai remarquée...

Mme LABOSSE. — A un de nos bals, sans doute ?

GOSTARD. — Non.

LABOSSE. — Nous ne vous avons jamais invité ? Vous êtes bien sûr ?

GOSTARD. — Très sûr.

LABOSSE. — A l'avenir, nous vous inviterons. (A sa femme.) Prends-en note, Eudoxie.

GOSTARD. — Je continue. Je l'ai remarquée.

LABOSSE. — Où cela, alors ?

GOSTARD. — Aux Folies-Bergère, hier soir, un peu après les jeux Icariens. Elle a produit sur moi une impression, mais une impression... Je ne trouve pas de mot...

Mme LABOSSE. — C'est toujours celle-là qu'elle produit. Vous n'êtes pas le premier, allez, monsieur !

GOSTARD. — J'en suis persuadé, madame... Enfin une impression telle que j'en ai parlé le soir même à ma mère.

Mme LABOSSE. — Vous avez encore votre mère, monsieur ?

GOSTARD. — Oui, madame, je l'ai toujours.

LABOSSE. — Et aussi M. votre père ?

GOSTARD. — Je voudrais. Mais je l'ai perdu.

Mme LABOSSE. — Nous vous plaignons bien, car les plus malheureux ne sont pas encore ceux qui partent...

GOSTARD. — Mais ceux qui restent, c'est vrai, madame. Je continue. J'ai donc parlé de votre fille à ma mère, je lui ai dit qui elle était, qui vous étiez, votre situation sociale...

LABOSSE. — Mais, pardon, comment saviez-vous tout cela ?

GOSTARD. — Un enfantillage. Par votre valet de pied, auquel j'ai donné un louis, hier soir, dans un entr'acte. Et, à ce propos, permettez-moi de vous adresser mes compliments ; c'est tout à fait bien attelé.

Mme LABOSSE. — Félicitez M. Labosse ; moi, je n'entends rien à ces choses-là.

GOSTARD. — Je continue.

LABOSSE. — Pardon. Alors c'est Adrien qui vous a dit notre nom et tous les détails ?...

GOSTARD. — Oui.

LABOSSE. — C'est bon. Je le renverrai ce soir.

Mme LABOSSE. — Pourquoi, mon ami ? Puisqu'il a donné de bons renseignements à monsieur !

LABOSSE. — Au fait, tu as raison. C'est un brave homme. Je l'augmenterai.

GOSTARD. — Je continue. Ma mère a été très frappée de me voir aussi pris, parce que je ne suis pas très facile à prendre — quand vous me connaîtrez mieux, vous le remarquerez — je ne lui ai pas caché que je viendrais dès aujourd'hui vous faire part de mes intentions, de mon désir ; aussi est-ce en son nom autant qu'au mien que j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle... le petit nom, s'il vous plaît ?

LABOSSE. — Alice.

GOSTARD. — J'adore ce nom-là.

Mme LABOSSE. — Vraiment, monsieur... (Montrant son mari.) Moi et le père de cette enfant nous sommes un peu surpris...

GOSTARD. — Oh ! mais je ne vous demande pas une réponse immédiate, madame ! Soufflez à votre aise. Je comprends parfaitement que vous preniez vingt-quatre heures de réflexion.

LABOSSE. — Permettez ! Vous êtes un peu rapide, jeune homme ! Comment ! voilà une fillette que vous apercevez aux Folies-Bergère, de loin, que vous ne connaissez pas, avec laquelle vous n'avez pas échangé deux mots, et tout de suite vous vous précipitez... vous galopez à la mairie... Allons, voyons... un peu moins de hâte.

Mme LABOSSE. — Oui. Moi et le père de cette enfant nous avons besoin de voir, de peser...

GOSTARD. — Encore une fois, voyez, pesez. Je vous répète que je ne veux pas vous brusquer. Parbleu, vous voulez, vous aussi, recueillir vos petits renseignements ? Recueillez-les. Ils ne peuvent pas être mauvais. Tout ce qu'on pourra dire, à la grande rigueur, c'est que je ne suis pas le jeune homme banal, pas le jeune Tout-le-Monde ! Et ça, je m'en vante ! C'est ce qui me pose... constitue ma valeur personnelle. Non, j'aime mieux vous l'apprendre tout de suite : si... ça se fait... eh bien, vous n'aurez pas un gendre vieux jeu. Vous aurez un gendre nouveau jeu, le dernier soupir. Voilà qui est entendu !

Mme LABOSSE. — Bien, monsieur. Mais je vous avouerai... tout ce que vous nous dites, cette façon si cavalière de régler le mariage...

GOSTARD. — Enfin je vous fais peur ?

LABOSSE. — A ma femme, oui. Un peu moins à moi.

GOSTARD. — A la bonne heure. Je sens déjà bue vous me comprenez ?

LABOSSE. — J'essaye.

Mme LABOSSE. — Pardon, cependant. N'allons pas trop loin. Au fond, voyez-vous, monsieur, il pense absolument comme moi, le père de cette enfant ! Il partage mes espoirs et mes appréhensions. (A son mari.) Est-ce vrai, Camille ?

LABOSSE. — C'est très vrai.

Mme LABOSSE. — Gardons-nous de se presser. Nous prenons note de votre demande, bien qu'elle soit faite en dehors de toutes les règles... Mais nous avons besoin de réfléchir et de consulter. Il faut que nous sachions où nous allons avant de jeter Alice dans vos bras. Il faut que nous connaissions Mme votre mère. Il faut...

GOSTARD. — Voulez-vous que je vous l'amène demain ?

LABOSSE. — Non, c'est moi au contraire...

GOSTARD. — Si vous êtes occupé, oh ! si vous ne voulez pas vous déranger... elle qui n'a rien à faire, elle viendra.

Mme LABOSSE. — C'est égal, il est plus convenable que le père de cette enfant fasse le premier pas vis-à-vis de Mme votre mère. Où demeure-t-elle ?

GOSTARD. — 56, avenue Marceau.

LABOSSE. — A quel étage ?

GOSTARD. — Du haut en bas. C'est un hôtel.

Mme LABOSSE. — Oh ! mais nous n'avons jamais douté que Mme votre mère ne fût une personne très distinguée.

GOSTARD. — N'est-ce pas ? Il suffit d'ailleurs de me voir.

LABOSSE. — Je l'avais sur les lèvres.

GOSTARD. — Eh bien, écoutez, monsieur, madame, je ne sais pas, ni vous non plus, ce qu'il va sortir de tout ça, mais permettez-moi de vous dire que vous me plaisez. Ah ! mais beaucoup... et que... comme beaux-parents... je ne vois vraiment pas mieux que vous deux... Non, c'est franchement que je vous le déclare. On plaît ou on ne plaît pas. Vous me plaisez.

LABOSSE. — Allons, tant mieux. C'est toujours ça.

Mme LABOSSE. — Le plus important, monsieur, ce n'est pas que nous vous plaisions — sans doute cela nous touche et vous êtes bien poli — mais c'est que vous plaisiez à Alice.

LABOSSE. — Ah ! dame, oui. Tout est là ! *Hic jacet...* (A Gostard.) Vous souriez ? Hé ! oui, j'ai su un peu de latin dans mon temps.

GOSTARD. — Il y paraît ; et, avant de vous quitter, n'aurai-je pas le plaisir d'être présenté à Mlle votre fille ?

Mme LABOSSE. — Tout de suite ?

GOSTARD. — Dame. Si nous devons nous accrocher, autant que ça soit à la minute.

LABOSSE, à sa femme. — Il n'a pas tort. Eh bien, écoutez ? Ma femme va aller trouver Alice et la mettre au courant.

GOSTARD. — En peu de mots ?

LABOSSE. — Le moins possible.

GOSTARD. — S'il vous plaît. Parce que je n'ai plus qu'une demi-heure à vous donner.

Mme LABOSSE. — Mais, mon ami...

LABOSSE. — Tais-toi. Pendant ce temps-là, je vais lui montrer ma galerie de tableaux... Il y en a d'un peu... hum ! Va, Eudoxie. (Elle sort.)

Scène V

GOSTARD, LABOSSE

Dès qu'ils sont seuls, ils pouffent, en se flanquant d'amicales taloches.

LABOSSE. — Hein ? Non ! Mais qu'est-ce que vous en dites ?

GOSTARD. — Ainsi c'est bien vous ?

LABOSSE. — Et c'est vous aussi ?

GOSTARD. — Il me semble.

LABOSSE. — Non, ça... c'est tout de même trop parisien !

GOSTARD. — Dites que c'est nouveau jeu !

LABOSSE. — Saprelotte, oui !

GOSTARD. — Quand je vous ai aperçu, en entrant, j'ai cru que j'allais éclater.

LABOSSE. — Moi aussi. Sans la présence de ma femme...

GOSTARD. — Non, mais ce hasard ! Quand je pense que j'ai fait votre connaissance il y a quinze jours, si on m'avait prophétisé que je viendrais...

LABOSSE. — Et drôlement nous avons fait connaissance !

GOSTARD. — En effet. Je vadrouillais, à trois heures du matin, avec Bobette... petite camarade... Pris d'appétit, tous les mangeoirs fermés, alors poussé jusque chez Baratte, et là, dans une salle du haut, je trouve qui ?...

LABOSSE. — Moi.

GOSTARD. — Vous, avec des dames qui vous tutoyaient en vous plaquant des jets de siphon à la figure, et tout ça pour découvrir au bout du bout que m'sieu Baratte c'était mon futur beau-père. Non, non ! c'est crevant, c'est marocain, c'est de la joie en bâton !

LABOSSE. — Plus bas ! petit malheureux, si on nous entendait.

GOSTARD. — Ah ! tant pis, c'est plus fort que moi. Vous n'y étiez pas, hier soir, aux Folies ?

LABOSSE. — Non.

GOSTARD. — Faisiez la vie de tire-bouchon ? Allons, quand je vais raconter ça à maman, pour sûr elle va en avoir la jaunisse, elle se renversera du coup, et, franchement, il y a de quoi !

LABOSSE. — Je vous en prie, cessez. Je... je me sens gêné.

GOSTARD. — Mais êtes-vous bête ! Pourquoi gêné ? Tralala. Je vous trouve un vieux chic. Vous me trouvez un jeune chic. Savez-vous ce que vous pensez en vous-même ? Je vais vous le réciter. Vous pensez : « Voilà un petit garçon carré sur ses semelles, il aurait pu m'envoyer un homme abbé, un homme notaire, un homme magistrat, un gluant, quoi ! pour me faire ses propositions au nom de la famille. Pas du tout, il a préféré se présenter tout seul : « Me voilà, Paul Gostard ». C'est très crâne. Il se trouve que nous nous connaissions déjà ? Vive Paris ! C'est une veine, allez ! Faisons tous les deux notre petit Titus, nous ne l'avons pas perdue, la journée ! Mais ne vous imaginez pas, pour ça, que je sois un frivole, un écureuil de boulevard ? Non, j'ai du cœur, du sentiment, et le reste. Quand je vous déclare que j'aime votre fille, c'est que je l'aime. D'ailleurs, elle va rappliquer, je vais causer sérieusement avec elle. Pour aujourd'hui, en voilà assez avec vous. Ne faisons pas déborder le vase. Adieu, ou plutôt au revoir. Je vous quitte. Votre main. Non, pas celle-là, la droite. Très, très content, vous savez ? Encore au revoir et dites-moi : A bientôt, Paul !

LABOSSE. — « A bientôt, Paul ! (En s'en allant.) Eh bien, à la bonne heure, au moins ! Voilà un jeune ! »

Il s'en va.

Scène VI

GOSTARD, Mme LABOSSE, ALICE

Mme LABOSSE. — Mon mari n'est plus là ?

GOSTARD. — Non... Mademoiselle...

Mme LABOSSE. — Ma fille sait tout, monsieur. Je lui ai dit l'objet de votre flatteuse démarche... Elle veut bien avoir avec vous un entretien de quelques instants qui va décider de sa vie... Désirez-vous que j'y assiste... ou préférez-vous que je me retire ?

GOSTARD. — Oh ! j'aime mieux que vous vous retiriez.

ALICE. — Tu peux nous laisser, maman, va... Ne sois pas en peine.

GOSTARD. — Cette confiance m'honore, mademoiselle.

Mme LABOSSE. — Enfin... causez à fond... étudiez-vous bien... Le mariage est une chose grave.

GOSTARD. — Mais oui, petite mère.

Elle sort.

Scène VII

GOSTARD, ALICE

GOSTARD. — Eh bien, mademoiselle ?

ALICE. — Eh bien, monsieur ?

GOSTARD. — Il y aura, ce soir, à minuit, vingt-quatre heures que je vous ai vue pour la première fois, mademoiselle !

ALICE. — Déjà !

GOSTARD. — Vingt-quatre heures ! C'est énorme !

ALICE. — Comment l'entendez-vous ?

GOSTARD. — Je veux dire que nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre. Vous me connaissez, je vous connais.

ALICE. — Pourtant nous ne nous connaissons pas.

GOSTARD. — Affaire de temps, de bien peu de temps, je l'espère. (Alice pousse un soupir et sourit.) A quoi pensez-vous ?

ALICE. — Je pense que ça serait drôle tout de même si vous deveniez mon mari.

GOSTARD. — Ah ! Ça serait très drôle. Plus encore que vous ne croyez. Et qu'éprouvez-vous à cette pensée ?

ALICE. — J'éprouve...

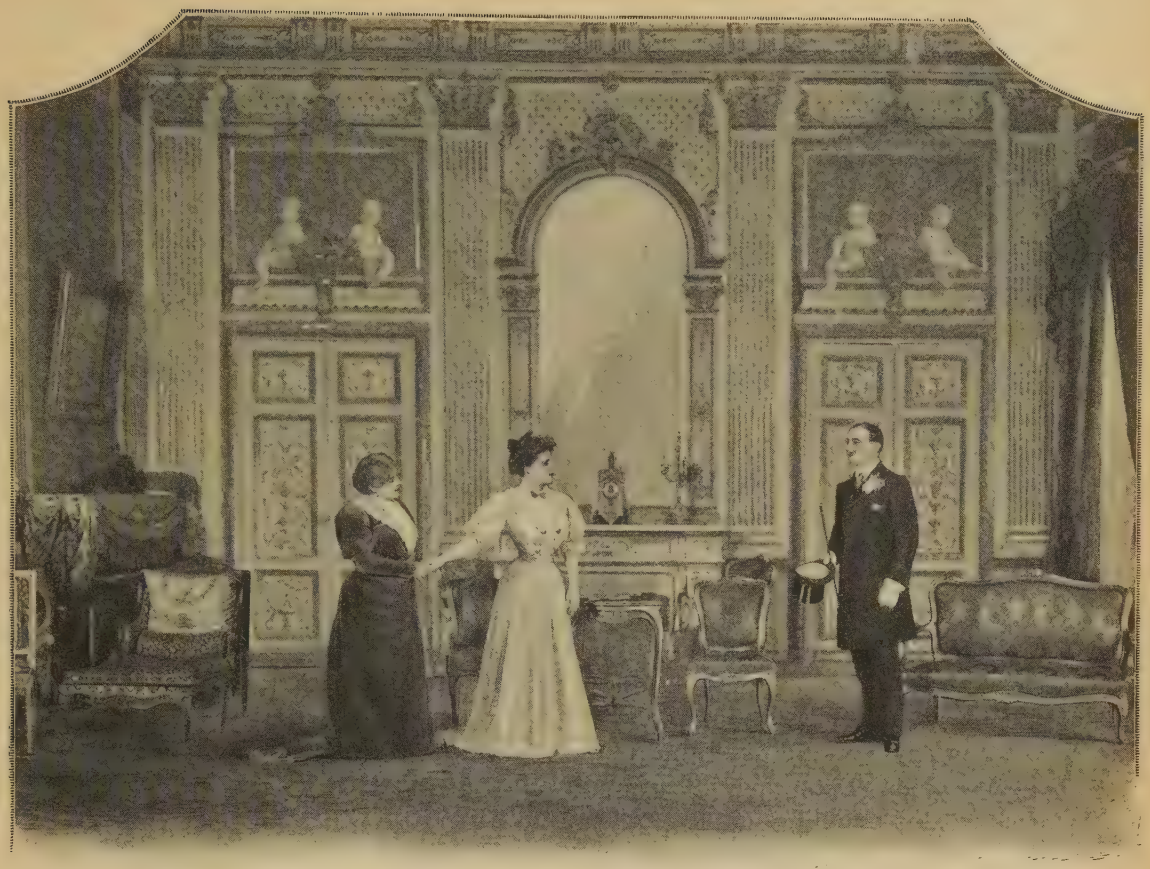
GOSTARD. — De l'étonnement ?

ALICE. — Non. Depuis deux ans qu'on me demande, je sais bien que ça doit finir ainsi. Une jeune fille, c'est mis au monde pour devenir la femme de quelqu'un. Non... Je pense comme cela tient à peu de chose... moins qu'à un petit cheveu, que deux êtres plutôt que deux autres soient unis pour la vie entière...

GOSTARD. — Oh ! la vie entière !... On ne sait jamais !

ALICE. — Bien entendu ! Mais enfin on le suppose toujours.

GOSTARD. — Je vois que vous êtes romanesque et que vous avez de l'imagination ?



Mme Labosse, à Gostard : « *Ma fille sait tout, monsieur. Je lui ai dit l'objet de votre flatteuse démarche...* »

ALICE. — Ah ! Dieu non ! J'aime à me rendre compte. Voilà tout.

GOSTARD. — Moi, je n'en cherche pas si long. Voulez-vous savoir ce que je me dis ?

ALICE. — Allez. Nous sommes là pour ça.

GOSTARD. — Je me dis que vous êtes une très gracieuse, une très charmante...

ALICE. — Ah ! non. Assez. Nous ne sommes pas au bal.

GOSTARD. — De quoi voulez-vous que je vous parle, si ce n'est de vous ?

ALICE. — De moi. Mais autrement.

GOSTARD. — Je dis ce que je pense.

ALICE. — Gardez-le.

GOSTARD. — Vous ignorez donc, mademoiselle, que vous êtes en train d'opérer en moi une révolution ?

ALICE. — Les révolutions ne durent jamais.

GOSTARD. — La mienne durera. Je me sens tout amélioré depuis que je vous approche. Ne me jugez pas sur ce qu'on pourra vous raconter de moi... parce que je deviens un Paul Gostard tout neuf.

ALICE. — Moi, je ne peux pas vous en servir autant. Je me sens toujours la même. Et je crois bien que je ne changerai pas.

GOSTARD. — J'y compte. Est-ce que je vous plais un peu ?

ALICE. — Jusqu'à présent, vous ne me répugnez pas. Tâchez que ça se prolonge.

GOSTARD. — On tâchera. Du reste, j'ai confiance, et j'imagine que nous avons tout ce qu'il faut pour nous accorder. Je ne suis pas exigeant, ni despote, je suis un assez bon garçon.

ALICE. — Et moi une bonne petite fille. Pourvu qu'on fasse un peu ce que je veux, je suis toute prête à obéir. Il faut vous dire que j'ai été abominablement gâtée ! Comme une fille unique !

GOSTARD. — Pas plus que votre serviteur.

ALICE. — Si ça s'arrange et que nous ayons des enfants, nous les élèverons mieux que nous, hein ?

GOSTARD. — Ça ne sera pas difficile.

ALICE. — Hé ?

GOSTARD. — Je ne parle que pour moi !

ALICE. — Qu'est-ce que vous savez faire ? Racontez-le-moi ?

GOSTARD. — Ce que je sais faire ?

ALICE. — Oui. Vos talents. Votre valeur intellectuelle. Savez-vous monter à cheval, mais j'entends monter, là... en monsieur tout à fait.

GOSTARD. — Oui. Je peux dire que je monte en monsieur tout à fait.

ALICE. — Moi aussi. Savez-vous patiner ?

GOSTARD. — Parbleu !

ALICE. — Moi aussi. Savez-vous écrire ?

GOSTARD. — Ecrire ?

ALICE. — En patinant ? Moi je trace avec mon patin tous les signes du zodiaque.

GOSTARD. — Ah ! je n'en suis pas encore si loin.

ALICE. — Tant pis. Savez-vous dessiner ?

GOSTARD. — J'ai fait des nez, à Louis-le-Grand, autrefois. Ils étaient très mous, mes nez. Ils manquaient de cartilages.

ALICE. — C'est peu. Et peindre ?

GOSTARD. — Je ne sais pas non plus. Les couleurs ça salit, c'est malpropre. Ça ne fait un peu d'effet qu'une fois sur les tableaux.

ALICE. — Nager ?

GOSTARD. — Oui.

ALICE. — Loin, loin, bien loin ?

GOSTARD. — Je n'irais pas à New-York.

ALICE. — Traverseriez-vous la Seine ?

GOSTARD. — A pied, quand elle est prise, oh ! très aisément.

ALICE. — Vous n'êtes pas sérieux. Quoi encore ? Danser, je ne vous en parle pas, vous devez bien danser.

GOSTARD. — Merci.

ALICE. — L'escrime ?

GOSTARD. — Oh ! ça, l'escrime ! De premier ordre. Pardon si j'ai l'air de me vanter. Mais de premier ordre.

ALICE. — Nous ferons des assauts, nous tirerons ensemble.

GOSTARD. — Tant que vous voudrez.

ALICE. — Vous savez conduire ?

GOSTARD. — Comme Phaéton : à deux, en tandem, à quatre... On n'a qu'à parler.

ALICE. — Etes-vous musicien ?

GOSTARD. — Pas pour un bémol. Et cependant j'adore les ballets. Expliquez ça ! Mais je vomis tous les instruments, excepté un seul !

ALICE. — Lequel ?

GOSTARD. — La trompe.

ALICE. — Vous en jouez bien ?

GOSTARD. — Oh ! je suis fou de la trompe et, quand j'en sonne, c'est comme quand je taille une banque, je ne peux plus m'arrêter. C'est si beau ! Ainsi, j'en ai une collection... peut-être une trentaine...

ALICE. — Eh bien, alors, vous en jouerez... si ça s'arrange ?

GOSTARD. — Je vous le promets. Ça s'arrangera. Vous verrez. Le soir, à la campagne, quand tout le monde est couché et qu'il fait nuit dans les bois... (Il fredonne.) ton ton... ton taine... ton ton... Vous verrez comme ça vous remuera !

ALICE. — Et la lecture ? Aimez-vous lire ?

GOSTARD. — Quelquefois. Quand je suis malade.

ALICE. — Votre auteur préféré ?

GOSTARD. — J'en ai pas. Ils me rasent tous.

ALICE. — Aimez-vous la nature ?

GOSTARD. — Peuh !

ALICE. — La mer ?

GOSTARD. — Un peu grand.

ALICE. — Et les montagnes ?

GOSTARD. — Trop petit. Mais à votre tour ! Voilà assez longtemps que je suis sur la sellette. Maintenant que vous me connaissez à fond... Répondez ! Avez-vous de la religion ? Je ne tiens pas à ce qu'on en ait, mais ça m'embête qu'on n'en ait pas.

ALICE. — Comme ça j'en ai, oui.

GOSTARD. — *All right !* Êtes-vous très mondaine ?

ALICE. — Qu'appelez-vous très mondaine ? Si c'est sortir tous les soirs, oui. Mais je ne tiens pas à passer les nuits.

GOSTARD. — Êtes-vous coquette ?

ALICE. — Naturellement.

GOSTARD. — Modeste ?

ALICE. — Non. Le violet ne me va pas.

GOSTARD. — Sentimentale ?

ALICE. — Guère. Est-ce que ça vous contrarie ?

GOSTARD. — Ça me va beaucoup. Êtes-vous curieuse ?

ALICE. — Très. J'ai un grand désir d'apprendre.

GOSTARD. — D'apprendre... tout ?

ALICE. — Le plus possible.

GOSTARD. — Êtes-vous gaie ?

ALICE. — Toujours. Par hygiène.

GOSTARD. — Bon caractère ?

ALICE. — Je n'en sais rien.

GOSTARD. — Quoi encore ?

ALICE. — Je vais finir toute seule. Je suis sceptique, méfiante, sournoise, vindicative, un grand fonds de sécheresse et de belle santé. Je me moque de tout, du qu'en-dira-t-on et de moi-même. Je ne suis pas une câline et une berceuse, non... j'aime mieux vous avertir... je suis... je suis un petit bicycliste... une camarade en culotte... je pédale ma vie... il y a tant d'années à courir pour accomplir ce qui s'appelle une existence... Couvrons-les vite et filons !

GOSTARD. — Bravo ! Vous êtes nouveau jeu.

ALICE. — Nouveau jeu ?

GOSTARD. — Oui. Pas vieux jeu, pas globe de pendule. Vous êtes la femme qu'il me faut.

ALICE. — Peut-être ?

GOSTARD. — Sûr ! Et... si ça s'arrange... dites-moi... sans être absolument Juliette et clair de lune... aimerez-vous tout de même un peu le mari ?

ALICE. — J'aimerai le mari s'il me fait aimer le mariage.

GOSTARD. — J'en prends note. (Mme Labosse paraît.) Mais voilà belle-maman qui s'inquiète et qui trouve que nous tirons un peu sur la ficelle.

Mme LABOSSE. — Comment ? Est-ce que ?... vraiment ?... Parle, Alice.

ALICE. — Dame, maman, je peux le dire devant monsieur. Il ne me déplaît pas.

GOSTARD, à Mme Labosse. — Vous l'entendez ! Elle ne vous l'envoie pas dire !

Mme LABOSSE. — Tant mieux ! Je suis bien heureuse ! Alors... nous pouvons, ton père et moi, autoriser dès aujourd'hui monsieur à te faire sa cour.

ALICE, à sa mère, montrant Gostard. — Demande-lui !

GOSTARD, à Mme Labosse. — Je vous écoute ! Mais il faut que je me trotte... parce que tout ça m'a fichu en retard. A présent que je suis heureux, je prends le vol. (A Alice.) A quand ? Demain matin, pédalons-nous ?

ALICE. — Je crois bien ! Sept heures tapant, rendez-vous ici. Seulement, nous n'irons pas trop vite ?

GOSTARD. — A cause ?

ALICE. — A cause de papa qui vient avec nous. Il n'a plus dix-sept ans.

GOSTARD. — Convenu. On le ménagera. Dites-lui bien des choses... Chère mère... Mademoiselle Alice... je suis fou.

Il sort.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Gostard. Même décor qu'au premier acte. Le soir, avant dîner.

Scène unique

GOSTARD, seul d'abord; JACOB, puis BOBETTE

GOSTARD. — Ainsi, c'est entendu, Jacob ? Dès que madame sera là, vous ne recevrez personne ! Quand ça serait la reine d'Espagne.

JACOB. — Compris, monsieur.

GOSTARD. — Et, quoi qu'il arrive, même si vous entendez des cris ou des grincements de dents, vous ne bougez pas de votre office.

JACOB. — Compris. Monsieur plaque madame ?

GOSTARD. — Oui... enfin... C'est dans l'air.

JACOB. — Monsieur ?

GOSTARD. — Quoi ?

JACOB. — Monsieur me gardera, une fois marié ?

GOSTARD. — Je ne sais pas. Nous verrons. (Timbre.) On sonne. Allez. (Jacob sort.) A nous la petite séance. (Jacob introduit Bobette, et se retire.) Bonjour, Bette! Bonjour!

BOBETTE, qui ne veut avoir l'air de rien. — Bonjour, Paul ! (Un temps.) Tu permets ?

GOSTARD. — Mais oui, débarrasse-toi donc.

Elle quitte son chapeau.

BOBETTE. — Quoi de nouveau ?

GOSTARD. — De nouveau ?

BOBETTE. — Oui. Depuis hier ?

GOSTARD. — Depuis hier ? Mais...

BOBETTE. — Sans doute ? Tu fais comme si tu ne me comprenais pas. Tu as l'air d'une tourte. Eh bien, et ce mariage ? ce fameux pari ?... la demoiselle des Folies... conte-moi, voyons ?... Ça marche-t-il comme tu veux ?

GOSTARD. — Sur des roulettes.

BOBETTE. — Bah ! Tant mieux. Et encore ?

GOSTARD. — C'est tout. Ça y est.

BOBETTE. — Tu dis ?

GOSTARD. — Je dis que ça y est, mon chat. Tu n'as plus rien à apprendre. J'ai vu la famille, j'ai vu l'enfant, on s'est touché la main. Ton Paul est agréé, il plaît, il épouse.

BOBETTE, qui ricane jaune, sans trop savoir encore comment elle doit prendre la chose. — Ah ! Ah ! Ah !... Non...

GOSTARD. — Rappelle-toi que tu m'avais défié ? Faut jamais défier le monsieur.

BOBETTE. — Tu m'amuses... Je te défie toujours, tu sais ! Jusqu'au bout.

GOSTARD. — Tu as tort.

BOBETTE. — Tant que je ne t'aurai pas vu de mes yeux grimper à l'autel, avec la petite, et lui glisser l'anneau dans la tringle, je croirai que tu me fais monter aux chevaux de bois.

GOSTARD. — Quitte ce ton, Bette, crois-moi. Au moment où nous allons nous espacer... il n'est guère de mise...

BOBETTE, abrutie. — Ainsi... c'est vrai, bien vrai ?

GOSTARD, il fait signe que oui. — ... Mais je t'ai aimée tout de même.

BOBETTE. — C'est du propre !

GOSTARD. — Tu as toujours été une bonne camarade. Aussi, rassure-toi, je ne suis pas une brute et je ne t'oublierai pas. Et la preuve, tiens — je préfère te l'avouer tout de suite — c'est que j'ai l'intention de me pressurer pour toi de cent mille balles.

BOBETTE. — Fiche-moi donc la paix, avec tes balles !

GOSTARD. — Tu n'en veux pas ?

BOBETTE. — Il n'est pas question de ça. Comment s'appelle-t-elle, d'abord ?

GOSTARD. — Labosse. Alice Labosse.

BOBETTE. — Et tu vas épouser ça ?

GOSTARD. — Je vais.

BOBETTE. — Quand ?

GOSTARD. — Dans quinze jours. Nous aurons un évêque.

BOBETTE. — Allons donc !

GOSTARD. — J'ai commencé ma cour dès hier. Dans vingt-quatre heures, les bans seront publiés.

BOBETTE. — Et tu me quittes ? Comme ça ? Comme une maîtresse ordinaire ? Comme une femme qu'on a séduite ? Pourquoi me quittes-tu ?

GOSTARD. — Parce que, si je me marie, ça n'est pas pour avoir deux femmes et faire comme tout le monde. Nouveau jeu, moi ! Et puis, toi-même, tu ne voudrais pas ? Tu as ta dignité. Tu hausses les épaules ? C'est très impoli. Pourquoi les hausses-tu ?

BOBETTE. — Parce que tu es idiot. Ah ! ça, tu t'imagines que je vais te laisser faire une pareille sottise ?

GOSTARD. — Si ça me plaît de la faire !

BOBETTE. — Voilà bien les hommes ! Vous ne pensez qu'à vous ! Et si ça ne me plaît pas, à moi ? Et ta mère ? L'as-tu consultée, au moins ? Qu'est-ce qu'elle dit de tout ça ?

GOSTARD. — Maman se lave les mains.

BOBETTE. — Mais elle a donc de la pommade dans les yeux, de te laisser te marier dans de pareilles conditions ! Et les parents de cette petite, ils n'ont donc pas été aux renseignements, qu'ils t'accordent leur enfant du premier coup, comme un morceau de pain ? Ils ne te connaissent donc pas ? Ils ne savent donc pas que tu as boulotté avec moi près de quatre cent mille francs en trois ans ? Ma parole, c'est à croire qu'ils ont vécu jusqu'ici dans l'armoire à linge. Conseille-leur qu'ils viennent me trouver ? Je leur en donnerai, moi, des renseignements, et des pommés !

GOSTARD. — Peut-on savoir ?...

BOBETTE. — Ce que je leur dirai ? « Ah ! Ah ! Regardez-y à deux fois, mes bonnes gens, avant de vous le mettre sur l'estomac, parce que je l'ai pratiqué, moi, le coco ! Voilà trois ans que je m'en sers, je le sais par cœur ; eh bien, il est fait pour se marier et être votre gendre comme moi pour être lectrice du roi des Belges, et il rendra votre fillette malheureuse pire qu'un caillou. » Voilà ce que je leur dirai à tes futurs beaux-parents, et bien d'autres choses avec ! Et que ça les toucherait donc ! Et qu'ils m'écouteraient ! Et qu'ils penseraient dans leur à part : « Cette dame connaît les messieurs, elle a peut-être été parfois à côté des mœurs... c'est bien possible ! Mais pour sûr elle s'exprime, elle est carrée, et ce n'est pas tout à fait une oie ! »

GOSTARD. — Tu as fini ?

BOBETTE. — Je commence. Et puis, à présent, faut que tu me répondes ? Et à fond ! Et pas de blagues ! Pourquoi te maries-tu ? A quel propos ?

GOSTARD. — Parce que c'est épatant !

BOBETTE. — Tu trouves ?

GOSTARD. — Moi-même ça m'épate. Et toi aussi ?... Ne dis pas non. Ça t'épate. Et puis, pense donc ? Une jeune fille... une vraie jeune fille ?... Vous autres, vous ne pouvez pas vous rendre compte de ce que ça nous repose ?

BOBETTE. — Mais, au contraire, animal, je me rends très bien compte. Et c'est justement pour ça que je te dis que tu ne mérites pas de te marier. Tu n'en es pas digne. C'est bon pour d'autres que toi.

GOSTARD. — Qui donc ?

BOBETTE. — Des garçons pauvres, des jeunes gens sérieux, qui ont un bureau. Y as-tu réfléchi ? Tu n'as aucune des qualités nécessaires dans un intérieur. Tu es assommant. Quand chaque jour, pour moi, moi enfin, moi ta maîtresse, tu ne fais pas la plus petite concession, le plus léger sacrifice... est-ce que tu t'imagines que tu vas les faire pour ta femme ? Tu es absurde.

GOSTARD. — Pas la même chose. Tu n'es pas une femme honnête, toi !

BOBETTE. — Je le sais. Mais, après tout, qu'est-ce qu'elles ont de plus que nous, tes femmes honnêtes ?

GOSTARD. — L'honnêteté.

BOBETTE. — Pour ce qu'elle leur dure !

GOSTARD. — N'importe ! Elles l'ont toujours eue à un moment donné.

BOBETTE. — Moi aussi à ce compte-là ! Mais réponds-moi. Tu trouves donc bien des avantages à être un mari ?

GOSTARD. — Une flotte : ma femme est très riche d'abord...

BOBETTE. — Elle te coûtera plus cher que ta maîtresse.

GOSTARD. — Elle m'apportera ses relations, ses...

BOBETTE. — Je la défie d'en avoir plus que moi, des relations !...

GOSTARD. — Et puis surtout de la tendresse, un foyer... Voilà le gros point qui me trottait depuis quelque temps !

BOBETTE. — Un foyer ! tu me fais rire. Est-ce que tu ne l'as pas chez moi, le seul foyer qui te convienne ? Moi, mes amies, les copains, Rosa qui t'ouvre la porte, Mme Suif la manucure, Arcachon qui te lèche dès que tu entres. Le voilà ton foyer !

GOSTARD. — Pas suffisant.

BOBETTE. — Qu'est-ce que tu veux de plus ? Que j'invite le tsar ? Dis-le, je l'inviterai.

GOSTARD. — Il trouverait un prétexte pour ne pas venir...

BOBETTE. — Laisse-moi donc, tiens ! je suis bien bête, après tout, de me débattre pour Mlle Labosse et de prendre en main ses intérêts. Je la vois d'ici, ta jeune fille ! Quoi que tu en dises, elle ne t'apportera que des ennuis et, au bout de huit jours, tu en auras soupé. Sa beauté, sa petite fraîcheur, son innocence de pimbêche, tu casseras ça dans tes grosses pattes comme une allumette. Je vous donne une semaine pour bafouiller, mes trésors, pas plus, et puis vous commencerez à vous déplaire. Alors, si elle ne t'aime pas, je te plains !

GOSTARD. — Et si elle m'aime ?

BOBETTE. — Je la plains. D'ailleurs, ces pauvrettes-là, ça sort de sa mousseline de bal, ça n'a rien vu, ça ne connaît que son nez, est-ce que c'est capable de prendre un homme, de le garder, de le visser, de le mater, de le faire filer droit par le sentier où on veut ? Allons donc ! Vous voilà tous les deux revenus de Venise, après la noce ; une fois installés dans votre appartement, avec les cadeaux affreux qu'on vous a donnés, que vous n'auriez jamais choisis. Je vous vois, à quoi passez-vous votre temps ? Qu'est-ce qu'elle te raconte ? Qu'est-ce que tu lui récites ? Qu'est-ce que vous fichez toute la sainte journée ?

GOSTARD. — Je lui dis qu'elle est bien mignonne, que je l'aime tout plein...

BOBETTE. — Et puis après ?

GOSTARD. — Je le lui prouve.

BOBETTE. — Exactement comme avec moi, alors ?

GOSTARD. — Pas de ma faute s'il n'y a qu'une seule manière...

BOBETTE. — Pourquoi te maries-tu, puisque tu reconnais que c'est la même chose ?

GOSTARD. — Parce que ça me fait plaisir pour l'instant, là ! Parce que ça me changera de dire la même chose à une gentille créature qui me croira sur parole, parce que je n'ai pas prononcé de vœux le jour où je t'ai délacée pour la première fois, parce qu'il faut se marier, nous autres, les bons noceurs, pour rajeunir ce vieux mariage qui se lézarde, et puis que c'est une coutume assez répandue, sans laquelle le bas monde finirait.

BOBETTE. — Ineptie ! Papa et maman n'étaient pas mariés. Pourtant j'existe.

GOSTARD. — C'est vrai. Mais tout le monde ne peut pas être Bobette Langlois. Crois-moi ; assez déclamé là-dessus. Mon parti est pris ! Je t'ai promis que tu aurais tes cent mille, tu les auras, seulement sois raisonnable et ne me mange pas la cervelle. Je comprends que tu ne sois pas enchantée ; on ne se sépare pas sans douleur d'un garçon comme moi, mais...

BOBETTE. — Oh ! tu n'y es pas ! Ce n'est pas ça qui m'inquiète ! Je suis sûre que tu plaqueras ta jeune femme avant six mois et que tu me reviendras. Par exemple, ce jour-là, je t'enverrai paître !

GOSTARD. — Non, ça ne m'arrivera pas. Mais, au cas où ça aurait lieu, non, Bobette, ne dis pas que tu m'enverrais paître.

BOBETTE. — A supposer que tu aies raison et que je te reprendrais, reconnais alors que ça n'est vraiment pas la peine, si on doit en finir par là, de lancer des invitations, de déranger le monde et de faire venir un archevêque pour l'absoute ?

GOSTARD. — Tu m'embêtes !

BOBETTE. — Ah ! sois poli, hein ? Jamais un homme ne m'a manqué...

GOSTARD. — On le sait.

BOBETTE. — ... manqué de respect.

GOSTARD. — Tu m'étonnes.

BOBETTE. — Enfin, patience ! On va rire ! On va voir ce qu'il donnera, ce mariage. Dix francs, tu m'entends, je ne les risquerais pas sur cette retourne, si peu j'ai confiance.

GOSTARD. — Moi je mets cent mille, et j'y gagne.

BOBETTE. — Ah ça, tu n'as pas bientôt fini de me les faire sentir ! Quoi ? Tu ne te conduis pas comme un goujat. Voilà tout. Je sais ce que c'est que cent mille francs, mon Dieu ! Tu n'es pas le premier qui me les donne.

GOSTARD. — Ni le dernier.

BOBETTE. — Ni le dernier, j'y compte bien ! Ainsi ne m'en parle plus. Tu fais ce que tu dois, je te remercie, nous sommes quittes. Et, à présent,

Paul Gostard (M. Brasseur) et Bobette (Mme Jeanne Granier).

raconte-moi. Je suis calmée. Je m'y fais petit à petit. Ah ! que l'amour est drôle ! Où ça te maries-tu ?

GOSTARD. — A Paris. Où veux-tu que ce soit ? Au pôle nord ?

BOBETTE. — Je voulais dire : à quelle église ? Philippe du Roule ?

GOSTARD. — Non, Augustin.

BOBETTE. — Ça sera chic, au moins ?

GOSTARD. — Tu peux te fier à ton serviteur.

BOBETTE. — J'irai te voir, dans un coin. Ça t'ennuie ?

GOSTARD. — Oh ! ça m'est égal, tu seras plus gênée que moi.

BOBETTE. — Gênée ? Tu me connais mal. Mais c'est-à-dire qu'en dedans je me tordrai et que je me payerai ta tête pendant que tu porteras ton cierge. Tu penseras un peu à ta Bobette ?

GOSTARD. — Je ne crois pas. Il est probable que je serai abruti et que je ne penserai à rien. Les amis, qui l'ont déjà enduré, m'ont dit ça. Ils m'ont dit : « Tu peux pas t'imaginer... l'orgue, les fauteuils de velours, les plantes vertes, on a mal au cœur et on est abruti. Ça ressemble au trac qu'on a quand on passe ses examens ! »

BOBETTE. — Et qu'on les rate. Ah ! mon pauvre chou ! Mais tant pis pour toi, c'est bien fait. Enfin, espérons au moins que tu n'auras pas d'enfants !

GOSTARD. — Pourquoi cette peur des enfants ?

BOBETTE. — Je me mets à la place de ta mère.

GOSTARD. — Tu es bien gracieuse, pourtant ça ne m'arrête pas ; je serais assez content, au contraire, d'avoir des petits Gostard.

BOBETTE. — Qu'est-ce que tu en ferais ?

GOSTARD. — Des types, des enfants nouveau jeu, qui ne s'embêteraient pas sur le globe.

BOBETTE. — En voilà qui auront de l'agrément ! Tiens, décidément, tu es complet, tu es mûr pour la mairie. Va te marier, mon gros, va !

GOSTARD. — J'y cours, en effet. Ça n'est pas pour te renvoyer, mon bébé, mais...

BOBETTE. — Tu me jettes dehors ?

GOSTARD. — Oh !

BOBETTE. — Si. Je t'en veux pas. Je m'en vais de bonne amitié. Mais, auparavant, écoute bien ce que je te dis. Nous autres, les créatures, comme on nous appelle, nous savons mieux que personne les dessus et les dessous du mariage ; ce qu'il est et ce qu'il vaut, puisque c'est chez nous que les maris des autres viennent se distraire et passer leur temps de libre. Le mariage, nous le voyons de la coulisse, c'est moins beau que vu de la salle ; nous le connaissons dans les coins. Quelquefois c'est nous qui le rafistolons ; nous sommes donc très armées pour le juger, pour déclarer à un particulier, sans nous enfoncer le doigt dans l'œil : « Marie-toi, ou ne te marie pas. » Aussi, quand on suit notre conseil, on ne s'en trouve pas toujours mal. Tu ne veux pas suivre le mien ? A ta guise. Tu t'en repentiras.

GOSTARD. — Comment ça ?

BOBETTE. — Je m'entends. Tu marches droit à un tas d'affaires et de drames qui vont te mouvementer la vie.

GOSTARD. — Tant mieux !

BOBETTE. — Et je te répète ce que je te disais tout à l'heure : avant six mois, Paul Gostard sonnera à ma porte !

GOSTARD. — Sonnera pas.

BOBETTE. — Sonnera !

GOSTARD. — Tu m'amuses !

BOBETTE. — Seulement, Gostard se cassera son nez.

GOSTARD. — Cassera pas.

BOBETTE. — Si. Parce que je serai partie.

GOSTARD. — Ah ?

BOBETTE. — Oui. Je vais profiter de ta lune de miel... et des cent mille, — tu vois que je n'ai pas de rancune, puisque je t'en parle la première. — Je vais aller me balader...

GOSTARD. — Où ça ?

BOBETTE. — Tu veux me rejoindre ?

GOSTARD. — Ça serait nouveau jeu ! Dis toujours ?

BOBETTE. — En Amérique.

GOSTARD. — Quoi faire ?

BOBETTE. — Voir un peu de près ces marchands de cochons qu'on prétend si grossiers.

GOSTARD. — Et si riches !

BOBETTE. — Voilà.

GOSTARD. — Tu t'en vas seule, là-bas ?

BOBETTE. — J'emmène Rosa et Arcachon. En partant nous serons trois. Maintenant, peut-être qu'en revenant... Tout est possible !

GOSTARD. — Je te le souhaite.

BOBETTE. — Merci. Quand m'as-tu dit déjà qu'il viendrait ?

GOSTARD. — Qui donc ?

BOBETTE. — Ton notaire.

GOSTARD, qui rit. — Ah ! La galette. Dans une huitaine. Il est prévenu. Tout est arrangé. Maman a été très bien. Je croyais qu'elle ferait la tête. Pas du tout.

BOBETTE, touchée. — Oh... Tu n'as pas besoin... Je sais bien que ce n'est jamais du côté de ta mère que j'aurais eu des ennuis. Aussi, si tu le juges à propos, je te permets de la remercier de ma part.

GOSTARD. — Je ne dis pas non.

BOBETTE. — Et alors, maintenant... adieu.

GOSTARD. — Adieu, Bobette.

BOBETTE. — Eh bien ?... On ne s'embrasse pas ?

GOSTARD. — Mais si.

BOBETTE. — Le baiser de frère.

Elle vient près de lui. Ils s'embrassent.

GOSTARD. — Pauvre fille, va ! Je garderai tout de même un bon souvenir de toi, tu sais.

BOBETTE. — J'y compte bien.

GOSTARD. — T'embrasseras aussi Arcachon.

BOBETTE. — Oui. Pauvre gros ! Il aura un peu de chagrin, tout le monde t'aimait à la maison ! Dis donc, chéri ? Une idée ?

GOSTARD. — Quoi ?

BOBETTE. — Ecoute. A l'oreille.

GOSTARD. — Oh !

BOBETTE. — Pourquoi pas ! Ce n'est pas une raison parce qu'on se quitte après trois ans...

GOSTARD. — C'est vrai, on se lâche, mais on s'aime jusqu'à la fin.

BOBETTE. — L'étrier !

RIDEAU

ACTE III

Chez Bobette.

Scène première

RIQUIQUI, ROSA, puis BOBETTE

ROSA. — Madame, il y a là une dame qui demande madame.

BOBETTE, de sa chambre. — Connais pas, faites entrer.

RIQUIQUI, à Rosa. — Si elle est occupée, qu'elle ne se dérange pas. Je reviendrai.

ROSA. — Mais non, madame. Monsieur n'est pas là.

BOBETTE, entrant. Elle a une carte de visite à la main. Elle pousse un cri en la voyant. — Te v'là ! Comment, c'est toi, Mme Andrée de Langrune ! Du diable si je pouvais supposer... T'as donc changé de nom ?

RIQUIQUI. — Comme de chemise.

BOBETTE, elle l'embrasse. — Cette Quiqui !... T'as toujours ton joli petit chic voyou. Eh bien, dis donc ?... Il s'en est passé de l'histoire de France !... Assois-toi !

RIQUIQUI. — M'en parlez pas. Vous ne savez pas tout ! Eh bien, et moi ! Depuis deux mois et demi que je ne vous ai vue... j'ai eu mes drames.

BOBETTE. — Quels ?

RIQUIQUI. — Buranty m'a lâchée !

BOBETTE. — Aussi ! Pour se marier, comme Paul ?

RIQUIQUI. — Oh, non ! Il ne m'a lâchée que pour rien, pour le plaisir...

BOBETTE. — Ça t'a fait de la peine ?

RIQUIQUI. — Pas du tout. Il était assommant. Figurez-vous que c'est un homme qui a toujours peur.

BOBETTE. — De quoi ?

RIQUIQUI. — De tout. Peur d'être vu. Peur d'être pincé... Peur de ce qu'on dira. Une feuille, quoi ! Avec lui faut toujours se cacher, moi j'aime pas ça, j'aime le plein air. Je crois qu'à cette heure il est l'amant d'une femme du monde.

BOBETTE. — Et toi ?

RIQUIQUI. — Moi, je me suis établie pour mon compte. Je ne le regrette pas. Tant qu'à faire que de se conduire mal, c'est stupide qu'il n'y ait qu'un homme qui en profite. Vous aimez ce nom-là ?

BOBETTE. — Quel nom ?

RIQUIQUI. — Andrée de Langrune.

BOBETTE. — C'est gentil... grune... ça sonne.

RIQUIQUI. — Andrée a deux *e* à la fin. André...*e*

BOBETTE. — Je pense bien.

RIQUIQUI. — Il y a un de ces messieurs qui m'a conseillé de mettre aussi une *h*, au milieu... Qu'est-ce que vous en pensez ?

BOBETTE. — Un *h* ?... Andrh... Oui. C'est peut-être plus sérieux, plus moyen âge... Et, en dehors de ça, qu'est-ce qui t'amène ?

RIQUIQUI. — Je voulais vous revoir, vous faire part de ma position... Vous avez toujours été très bonne pour moi...

BOBETTE. — Es-tu bête !

RIQUIQUI. — Si quelquefois parmi vos amis disponibles... dans votre monde... parce que c'est pas facile de trouver.

BOBETTE. — On trouve toujours. Le dur, c'est de garder.

RIQUIQUI. — C'est vrai. Des Paul Gostard, il n'y en a qu'un.

BOBETTE. — Et c'est moi qui l'ai.

RIQUIQUI. — Alors, vous êtes donc remis ensemble ?

BOBETTE. — On se revoit.

RIQUIQUI. — Ah !

BOBETTE. — Mais il demeure toujours avec sa femme.

RIQUIQUI. — Sa femme ! (Elle rit.)

BOBETTE. — Quoi ?

RIQUIQUI. — Rien.

BOBETTE. — Dis donc ? Dans quels termes es-tu restée avec Buranty ?

RIQUIQUI. — Bons.

BOBETTE. — Tant mieux. Parce que tu vas peut-être le rencontrer ici tout à l'heure.

RIQUIQUI. — Est-ce qu'il vient souvent ?

BOBETTE. — Très souvent, il m'a encore écrit hier qu'il passerait aujourd'hui chez moi.

RIQUIQUI. — Et il ne vous a jamais dit que c'était cassé, nous deux ?

BOBETTE. — Non. C'est drôle.

RIQUIQUI. — Oui ; mais il y a quelque chose de plus drôle que ça. Quand vous m'avez parlé de Mme Paul Gostard, à la minute, j'ai rigolé !

BOBETTE. — Oui. Pourquoi ?

RIQUIQUI. — Parce qu'elle le trompe, tiens !

BOBETTE. — Elle trompe Paul ?

RIQUIQUI. — Rien qu'un peu.

BOBETTE. — Avec qui ?

RIQUIQUI. — Ah ! ça, j'en sais rien. Mais pour ce qui est de la chose, pas d'erreur !

BOBETTE. — Oh non !...

RIQUIQUI. — Ecoutez. C'est tout chaud. Cet après-midi, je passais dans le quartier des Champs-Elysées... il y avait un monsieur qui me suivait... un homme très comme il faut... un peu âgé, avec de la chaussure et de la cravate, épatant... Je me dis : remorquons-le dans les rues de province... j'en enfile une, au hasard... Balzac, qu'elle s'appelle... pas un chat... et tout à coup, à cinq pas, il me sort d'une porte une petite dame, en frisson, toute rapide, qui file près de moi... le coude au corps... Elle...

BOBETTE. — Es-tu sûre ?

RIQUIQUI. — Sûre. Je la connais, je l'ai mariée ; je l'ai assez vue, à l'église, et depuis...

BOBETTE. — Et la maison d'où elle sortait ?

RIQUIQUI. — Chambres meublées... le 27. Trottoir de gauche.

BOBETTE. — Quelle grue !

RIQUIQUI. — C'est ce que j'ai pensé, comme vous.

BOBETTE. — Et ton monsieur chic ?

RIQUIQUI. — Une rosse. Il m'avait semée et il la suivait. (Bobette rit.) Alors, pour me consoler, je me suis dit : je n'ai pas revu Mme Langlois depuis qu'elle est remise avec Gostard, je vais aller lui dire un bonjour et lui raconter ça. Elle se tordra.

BOBETTE. — Eh bien ! Eh bien, si je me doutais... Mais c'est le monsieur qu'elle va rejoindre dans cet hôtel qu'il faudrait connaître... c'est celui-là qui devient grandiose et palpitant !...

ROSA. — Madame. C'est M. Buranty.

BOBETTE, à Riquiqui. — Chut... Vrai, ça ne te fait rien ?

RIQUIQUI. — Pas du tout.

BOBETTE, à Rosa. — Qu'il entre.

Scène II

BOBETTE, RIQUIQUI, BURANTY

BURANTY. — Bonjour !.. (Apercevant Riquiqui.) Tiens!... par quel hasard ?

BOBETTE, présentant Riquiqui, à la blague. — Mme Andrée...

BURANTY, achevant. — De Langrune. Je suis au courant de l'avatar.

RIQUIQUI. — Comment m'appelles-tu ?

BURANTY. — Rien. C'est du russe. Ça va comme tu veux ?

RIQUIQUI. — Mais oui.

BURANTY. — Enchanté. J'espère bien te voir sous peu avec ta voiture.

RIQUIQUI. — Automobile !

BURANTY, à Bobette. — Parlons de vous, belle amie. Eh bien, des détails, des détails ! J'en veux. Il m'en faut. Et à partir du commencement ! En voilà des anecdotes ! D'abord, c'est vrai que Gostard vous a collé cent mille, la veille du contrat ?

BOBETTE. — C'est vrai.

RIQUIQUI. — Veinarde !

BURANTY. — Et c'est vrai que vous êtes remis ?

BOBETTE. — On se revoit.

BURANTY. — C'est charmant. Vous n'êtes donc pas partie pour l'Amérique, avant le mariage, comme vous le deviez ?

BOBETTE. — Non. Les malles étaient faites... et puis, au dernier moment, ça m'a paru loin ; loin du Bois... loin de tout... Avec ça, la peur d'avoir mal au cœur sur l'eau... je ne me suis pas senti le courage. Et, ma foi, je suis restée.

BURANTY. — Et puis, il y avait aussi autre chose ?

BOBETTE. — Quoi donc ?

BURANTY. — Une envie bleue d'assister au mariage de Paul.

BOBETTE. — Oui... ça, je l'avoue... Mais, pourtant, je n'y ai pas été.

BURANTY. — Ah !

BOBETTE. — Parce que sa mère me l'a fait demander. Moi, quand on est poli, je ne sais pas refuser.

BURANTY. — C'est bon à savoir.

BOBETTE. — Et puis, je lui devais ça... Voilà pourquoi on ne m'a pas vue à l'église, ni nulle part.

BURANTY. — Vous y avez perdu.

RIQUIQUI. — Pour sûr !

BURANTY. — Vous savez au moins comment ça s'est passé ?

BOBETTE. — Oui et non. J'ai su que ça avait été très joli.

BURANTY. — Comment ? Paul ne vous a pas raconté... ?

BOBETTE. — D'abord, je ne l'ai interrogé là-dessus que très discrètement, et ensuite... toujours il m'a envoyée promener, en me disant qu'il ne voulait pas parler de ça... Que ça le ramenait aux plus mauvais jours de son histoire... Alors, je n'ai pas insisté. N'y a qu'une chose qu'il m'a dite. (Elle rit.)

BURANTY. — Laquelle ?

BOBETTE. — C'est le coup que lui a fait son beau-père !

BURANTY. — Le soir ? Avec l'argenterie ? Oh ! admirable !

RIQUIQUI. — Il lui a chopée ?

BOBETTE. — Bien plus drôle !

RIQUIQUI. — Racontez-la-moi.

BURANTY. — Racontez-lui.

BOBETTE. — Ben voilà : c'était le soir du mariage, après le grand dîner tralala. Paul s'embêtait, il bâillait, il n'en pouvait plus... Il n'avait qu'une pensée au cœur, c'était de...

RIQUIQUI. — Parfaitement.

BOBETTE. — Sur les onze heures prolongées, il dit comme ça à sa petite femme : « Rentrons-nous, ma vieille ? »... Elle accepte...

RIQUIQUI. — Tiens !

BOBETTE. — Alors, son père, qui avait dîné comme un Hollandais, leur dit : « Mes petits chiens, puisque vous filez et que vous avez forcément le boulevard à traverser, voulez-vous me prendre en bandoulière ?... J'ai une course à faire par là, vous m'obligeriez. » Pour avoir la paix, Paul répond : « Comment donc ! » Ils partent. En bas, le vieux dit quelques mots tout bas au cocher ; Paul n'y fait pas attention. Les voilà en route. La petite femme et le papa dans le fond, Paul sur le strapontin. Faut te dire que le vieux, avant de monter, s'était écrié : « Puisqu'ils rentrent chez eux, maman, si on leur donnait l'argenterie ? » Et Paul avait eu beau hurler, on te lui avait planté sur les genoux trois boîtes de maroquin, grandes comme ça, qui pesaient deux cents. Enfin, ça va tout de même. Personne ne parlait. Alors, la fatigue, trop bien bouffé, la chaleur, est-ce que je sais ?... Paul pionce, perd la notion... Et, tout d'un coup, il sent que ça s'arrête... il s'éveille, il se trouve aveuglé par des pétards de lumière, une devanture de café, et cent cinquante personnes à la terrasse qui les avalaient comme la vachalcade. C'était notre sacrée canaille de beau-père qui se faisait déposer à l'Américain... minuit tapant, le coupé de la noce, les chevaux et le cocher enrubannés ! Crois-tu, cet estomac ? Non, mais tu trouves pas ça épatant ?

RIQUIQUI. — Epatant !

BOBETTE. — Attends-donc ! Y en a encore. Pendant que le vieux descendait, une des boîtes glisse... toute grande ouverte... et bing ! trois douzaines de petites cuillers à café qui se mettent à valser sur le trottoir. On marchait dessus. Sans des gens complaisants qui... (Elle se tord.)

BURANTY. — C'était bien nouveau jeu ! Toute la journée, d'ailleurs, ça avait été inouï. L'église...

BOBETTE. — C'est vrai, vous étiez son témoin ?

RIQUIQUI. — Ce qu'il y avait encore de mieux, c'était la mariée.

BURANTY. — Oui. Ah ! le fait est qu'au bout du compte il a là une petite femme, (Il siffle.) mes enfants !

BOBETTE. — A ce point-là ? Moi, je ne l'ai vue que le soir où nous étions ensemble aux Folies... Tout est parti de là !... (A Buranty.) Vous vous rappelez ?

BURANTY. — Je crois bien ! (A Riquiqui.) Tu te rappelles ?

RIQUIQUI. — Si je m'en rappelle !

BOBETTE. — Eh bien, elle ne m'avait pas renversé.

BURANTY. — Oh si ! Elle a bien du battant et de la mousse... En blanc, à la sacristie, avec son oranger sur l'oreille.

BOBETTE. — Sans doute. Ça n'est pas un pou. Mais enfin, il y en a plus de dix comme elle, dans le quartier.

BURANTY. — Et alors, Paul ? Avec vous, maintenant ? Toujours le même ?

BOBETTE. — Toujours.

BURANTY. — C'est beau, l'amour !

BOBETTE. — C'est une habitude.

BURANTY. — Comment ça s'est-il rabiboché ?

Bobette : « *C'était notre sacrée canaille de beau-père qui se faisait déposer à l'Américain...* »

BOBETTE. — Comme ça ! D'abord, le jour du mariage, il a eu une bien gentille attention.

BURANTY. — Il vous a envoyé des fleurs ?

BOBETTE. — Mieux que ça !

RIQUIQUI. — Du bonbon ?

BOBETTE. — Non. Une dépêche. Rien qu'une ligne : « Trois heures, je pars pour mairie, pense à toi. Baisers. »

BURANTY. — Aïe donc ! C'est pas compliqué.

BOBETTE. — Non. Mais ça m'a... la petite bête...

BURANTY. — Et huit jours après ?...

BOBETTE. — Huit jours ! Dès le surlendemain il était là... et il avait repris ses coutumes... Dame ! On peut dire bien des choses sur Paul... il est léger... ceci, cela... D'accord... mais, au fond, ça n'est pas un méchant garçon...

RIQUIQUI. — Tout de même, il se conduit avec sa femme comme un...

BOBETTE. — Du moment qu'elle ne sait rien... Et puis, quoi ? De me fréquenter ça ne l'empêchera pas d'être un bon mari...

BURANTY. — Comme tant d'autres !

BOBETTE. — D'ailleurs, laisse donc... sa femme...

RIQUIQUI. — Oui !...

BURANTY. — Hé ? Oh ! pardon ! Je ne permettrai pas... Irréprochable ! Vous entendez ? Mes deux mains au feu.

BOBETTE. — Laissez donc vos mains.

BURANTY. — Pas du tout. Je la connais, je fais son portrait...

BOBETTE et RIQUIQUI, ensemble. — Ah !

BURANTY. — Oui, je l'étudie chaque jour... pendant nos longues séances. Eh bien, cette petite femme-là... rien à faire !

RIQUIQUI. — T'as essayé ?

BURANTY. — Moi ? Non. Mais ça se voit bien.

BOBETTE. — A quoi ?

BURANTY. — A tout... Enfin, n'insistez pas... Vous me contrariez.

BOBETTE. — Mais, ah ça ! Vous êtes pincé ?

BURANTY. — Pas le moins du monde.

RIQUIQUI. — La manière dont tu la défends !...

BURANTY. — C'est en artiste... Pour mon portrait, j'ai besoin de la croire honnête... comprenez-vous ? Faut qu'elle soit pure... que je travaille sur de la vertu...

RIQUIQUI. — Va donc ! Tu ne disais pas ça avec moi.

BURANTY. — C'est possible. Maintenant que je vous ai goûtées, toutes les deux, je prends mon vol.

BOBETTE. — Déjà ! C'est tout ce que vous aviez à me dévider ?

BURANTY. — Mais oui. Je voulais seulement prendre l'air de la maison, en passant. Bonsoir.

BOBETTE. — Partez donc pas encore. Il va venir, Paul. Vous lui serrerez la main.

BURANTY. — Je la lui serre chez lui.

BOBETTE. — Où allez-vous, maintenant ?

BURANTY. — Chez lui.

BOBETTE. — Vous ne le trouverez pas.

BURANTY. — Justement.

BOBETTE. — Hein ?

BURANTY. — Oui... parce que je vais pour travailler... avec sa femme. C'est jour de pose.

BOBETTE. — Jour de pose !

RIQUIQUI. — Comment la fais-tu ?

BURANTY. — Mme Gostard ?

RIQUIQUI. — Oui.

BURANTY. — Je la fais... sortant du bain.

BOBETTE. — Comme un ver ?

BURANTY. — En peignoir ! Êtes-vous folle !... C'est pour le prochain Salon. La toile sera intitulée : *Après le bain ;* portrait de Mme P. G.

BOBETTE, à Riquiqui. — Nous irons voir ça.

RIQUIQUI. — Un peu.

BOBETTE. — C'est elle qui a eu cette idée-là... du bain ?

BURANTY. — C'est nous deux.

BOBETTE. — Vous êtes d'accord.

BURANTY. — Elle a une telle conscience artistique... figurez-vous qu'avant chaque séance elle prend un bain pour de bon.

BOBETTE. — Bah ?

BURANTY. — Oui. Pour que la peau des bras, des épaules, de la naissance, là... que tout ça ait un joli ton moite... et parfumé...

BOBETTE. — Tais-toi, chéri ! Voilà Paul !

BURANTY. — Je me sauve.

Scène III

LES MÊMES, GOSTARD

GOSTARD, entrant, il embrasse Bobette. — Bonjour, Bobette ! Toi, ici ?

BURANTY. — Eh bien, et toi ?

GOSTARD. — C'est pas la même chose.

BURANTY. — En effet, c'est la mode renversée. Tu devrais être chez ta femme et te voilà chez Bobette.

GOSTARD. — Et toi, te voilà chez Bobette et tu devrais être chez ma femme. Enfin... ta loyale main tout de même. (A Riquiqui.) Vieux Quiqui !... Peste, ma chère ! Comme te voilà mise ! Tu as donc un héritage ?...

BOBETTE. — Plus de Quiqui. Mme Andrée de Langrune.

GOSTARD. — Un nom de plage. Compliments. Tu montes. (A Buranty.) Et toi, Rubens, tu n'as pas honte. C'est jour de pose.

BURANTY. — Mais oui, j'étais en train de leur expliquer...

GOSTARD, aux deux femmes. — Il fait la pomme d'Alice. Tu n'as pas honte. Elle t'attend, ma femme.

BURANTY. — J'y vais.

GOSTARD. — Et puis, soigne-moi ça, hein ? marchand de couleurs ; ne regarde pas à l'ouvrage.. mets trois couches, s'il faut.

BURANTY. — Pas peur, ami ! (Aux deux femmes.) Les gentilles... (Il sort.)

Scène IV

LES MÊMES, moins BURANTY

RIQUIQUI. — Sacré Buranty, va !

GOSTARD. — Pourquoi dis-tu ça ?

RIQUIQUI. — Parce que je l'ai bien aimé. Allons, au revoir, Bobette !

BOBETTE. — On te reverra ?

GOSTARD. — Tous les jours à cette heure-ci... monte donc, mame de Langrugne. T'es sûre de me trouver. C'est mon bureau.

RIQUIQUI. — C'est bon. Adieu, grande !

BOBETTE. — Je penserai à toi. Je te trouverai ça.

RIQUIQUI. — Je me contenterais d'un petit fixe.

Elle sort.

Scène V

BOBETTE, GOSTARD

GOSTARD. — Ah ! ma pauvre vieille !

BOBETTE. — Et avec ça ?

GOSTARD. — Ça m'a fait plaisir de revoir cette Quiqui... Fichu nom qu'elle s'est collé là ! Langrune, fera pas un sou avec ce nom-là ! Ouf ! Chaque jour, quand j'entre ici, sais-tu à quoi je pense ?

BOBETTE. — A moi ?

GOSTARD. — Non ! je pense que c'est un vrai plaisir d'avoir un chez soi, un intérieur.

BOBETTE. — Hein ? Qu'est-ce qui avait raison ?

GOSTARD. — C'est toi.

BOBETTE. — Te souviens-tu de ce que je t'avais prédit ? Sale type, va ! que tu planterais là ta femme et que tu me reviendrais ?

GOSTARD. — Me v'là. Et le voilà mon intérieur, c'est ton cabinet de toilette. Rosa qui m'ouvre la porte, Arcachon qui aboie quand tu dis un gros mot... les copains... Mme Suif la manucure... j'aime tout ça...

BOBETTE. — Enfin, tu es heureux ?

GOSTARD. — A pleines mains.

BOBETTE. — Innocent !

GOSTARD. — Et toi ?

BOBETTE. — Moi aussi, je suis très heureuse.

GOSTARD. — Est-ce drôle ? Avant, quand j'étais libre comme l'oiseau, nous passions notre temps à nous chamailler et à nous jeter la pendule à la figure.

BOBETTE. — Oui. Et, maintenant que t'es marié, on se mange de caresses.

GOSTARD. — Ça, c'est épatant ! C'est philosophique ! Il fallait peut-être tout ce qui est arrivé... pour que nous ayons le bonheur. Ça se donne pas, le bonheur.

BOBETTE. — Ça s'achète.

GOSTARD. — Cent mille francs ! Fallait ça, vois-tu. Que je m'en aille, pour revenir. Que je te quitte, pour te retrouver. Bien meilleur après. Vive le lendemain. N'y a que ça dans la vie. Le réchauffé !

BOBETTE. — Sacré Paul, va !

GOSTARD. — Seulement...

BOBETTE. — Quoi ?

GOSTARD. — Par minute, j'ai un trouble.

BOBETTE. — A cause ?

GOSTARD. — Je me trouve trop heureux.

BOBETTE. — La mariée trop belle.

GOSTARD. — Oh ! Ne parle pas de mariée. Ça me fait penser à ma femme.

BOBETTE. — Pour une fois !

GOSTARD. — Et alors, je me dis : ça va trop bien... Gare ! il va me tomber une ardoise... et puis...

BOBETTE. — Et puis quoi ?

GOSTARD. — Je me fais des reproches...

BOBETTE. — Au sujet de ta femme ?

GOSTARD. — Oui.

BOBETTE. — T'as le remords ?

GOSTARD. — Ça ne va pas jusque-là...

BOBETTE. — Jusqu'où ?

GOSTARD. — Jusqu'à la contrariété... la petite chose de la délicatesse... Elle a en moi une telle confiance ! Elle est si tranquille, si sage !

BOBETTE. — L'aimes-tu ?

GOSTARD. — Je l'estime.

BOBETTE. — Et moi ?

GOSTARD. — Toi... Je t'embrasse.

BOBETTE. — Mais pas avec la conscience pure... je le sens. T'es bourrelé.

GOSTARD. — Non.

BOBETTE. — Si.

GOSTARD. — Après tout, quoi ! Quand je le serais ! Ça ne prouve qu'en ma faveur !

BOBETTE. — Sans doute.

GOSTARD. — Je veux bien tromper Alice... Mais je ne veux pas lui faire du chagrin. Elle n'a pas déjà eu tant de veine de tomber sur moi !

BOBETTE. — Elle n'a pas de chagrin puisqu'elle ne sait rien.

GOSTARD. — C'est vrai. Mais elle peut tout découvrir d'une minute à l'autre.

BOBETTE. — Ben oui. Et puis après ?... Le beau malheur ! Qu'est-ce qui arrivera ?

GOSTARD. — Je ne m'en doute pas.

BOBETTE. — Moi, je m'en doute. Elle te rendra la pareille.

GOSTARD. — Ah ! ne calomnie pas Alice. Je te défends de toucher à Alice.

BOBETTE. — Eh ! je n'y touche pas. Je fais comme toi. Je prendrais plutôt sa défense.

GOSTARD. — Contre moi ?

BOBETTE. — Mais certainement, mon petit vieux. Je me mets à sa place... Ah ça ! est-ce que tu t'imagines que, le jour où elle saura la vérité, elle ira pleurer chez sa mère en attendant que nous ayons rerompu et que tu m'aies redonné cent mille francs ?

GOSTARD. — Ah non !

BOBETTE. — Jamais de la vie. Elle s'habillera, en soignant tout spécialement ses dessous, mettra son plus joli chapeau, prendra un bon sapin et, dans les vingt-quatre heures, elle se sera rattrapée avec un de tes amis. Et elle aura bigrement raison.

GOSTARD. — Sans doute, elle n'aurait pas tort. Mais Alice ne fera jamais ça... parce que c'est une femme honnête. Tu l'oublies.

BOBETTE. — Elle aussi, va, elle l'oubliera.

GOSTARD. — Non. Elle est tellement honnête que j'ai honte de l'avouer... Mais il y a des instants où son honnêteté me gêne. Je ne me sens pas assez excusé de la tromper... Comprends-tu ? Ah ! parbleu ! Si elle cessait d'être irréprochable...

BOBETTE. — Tu lui en voudrais deux fois plus.

GOSTARD. — Mais, moi, je m'en voudrais deux fois moins. Et puis, non... je ne lui en voudrais pas... la pauvre enfant.

BOBETTE. — Oh ! Oh !

GOSTARD. — Sur le moment... ça me ferait peut-être faire une grimace, et encore... Mais tout de suite après, ohé ! ohé !

BOBETTE. — Je n'en crois pas un mot.

GOSTARD. — Puisque je te l'affirme.

BOBETTE. — On dit ça... Laisse donc. Si je t'apprenais à l'instant que ta femme te trompe... et où... et avec qui... tu entrerais dans une fureur !

GOSTARD. — Non.

BOBETTE. — Et tu n'aurais qu'une idée, c'est de tout casser.

GOSTARD. — Rien du tout.

BOBETTE. — Alors, tu bondirais chez le commissaire. Je vous connais, les messieurs... Tous les mêmes.

GOSTARD. — Excepté moi. Je suis Gostard, moi. C'est pas tout le monde. Moi, je rirais !

BOBETTE. — Jaune, vert...

GOSTARD. — Et au fond... bien dans le fond... du moment que ça serait arrivé... irrévocable... qu'on n'y pourrait plus rien... eh bien, je serais enchanté.

BOBETTE. — Ta parole ?

GOSTARD. — D'honneur.

BOBETTE. — Eh bien, sois joyeux, mon petit, ça y est !

GOSTARD. — Quoi ?

BOBETTE. — Ça... que tu désirais...

GOSTARD. — Tu me fais une blague.

BOBETTE. — Ta femme a un amant.

GOSTARD. — C'est pas vrai !

BOBETTE. — Rue de Balzac, 27, hôtel meublé, trottoir de gauche...

GOSTARD. — C'est là qu'ils se voient ?

BOBETTE. — Elle et lui.

GOSTARD. — Son nom ?

BOBETTE. — Tu ne devines pas. J'ai découvert le petit pot.

GOSTARD. — Le nom du petit pot ?

BOBETTE. — Il est plein de peinture, et il sort d'ici.

GOSTARD. — Buranty !

BOBETTE. — *Yes !* Eh bien, ris donc, pars, jaillis, éclate ! Cette joie que tu m'annonçais.

GOSTARD. — Attends que ça vienne... Là. Oh ! qu'elle est bonne ! Ah ! mes enfants ! Elle est bien bonne ! Non, mais ce qu'elle est bonne !

BOBETTE. — Assez ! Tu le dis trop !

GOSTARD. — Jamais assez ! Jacques avec Alice. Ainsi, mes bons chéris, pendant que nous côté cour, vous de l'autre. (A Bobette.) D'abord, comment sais-tu tout ça ?

BOBETTE. — Peu importe. Je le sais. Je te le dis. Si tu ne me crois pas, vas-y voir.

GOSTARD. — Eh bien, j'y vais. Et tout de suite ! Nous allons rire. J'ai mon plan. Celui de Trochu, à côté...

BOBETTE. — Tu sors ?

GOSTARD. — Je sors.

BOBETTE. — Où cours-tu ?

GOSTARD. — Chez Gambe.

BOBETTE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

GOSTARD. — Gambe ? Ancien agent de la Sûreté, qui a guidé mes premiers pas dans les bouges... Opère les filatures. Va-t-en ville.

BOBETTE. — Coupe les chats et les oreilles.

GOSTARD. — Dix francs l'heure.

BOBETTE. — Et après Gambe ?

GOSTARD. — Chez le commissaire de police... Et, d'ici la fin de la semaine, je vais me payer un tableau vivant qui ne sera pas dans un sac...

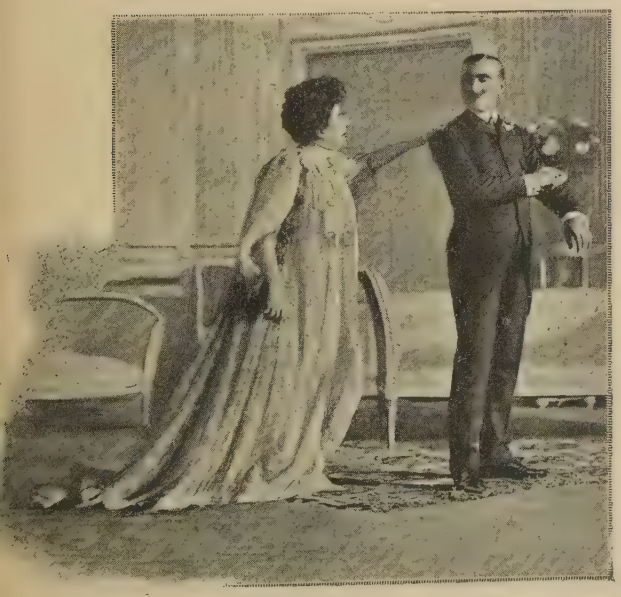
BOBETTE. — Paul... voyons ? Calme-toi.

GOSTARD. — Ah ! non. Très gentil... bon petit garçon... Nouveau jeu. Tout ce qu'on voudra... Mais j'aime pas ce genre de plaisanterie.

BOBETTE. — Et après le commissaire, où vas-tu ?

GOSTARD. — Chez ma mère.

BOBETTE. — T'es beau comme l'antique ! Je te donne ma bénédiction. Va.



Bobette : « *Sois joyeux, mon petit, ça y est !...* »

ACTE IV

PREMIER TABLEAU

Chambre d'hôtel meublé.

Scène unique

BURANTY seul, puis Mme PAUL GOSTARD

BURANTY, il attend, énervé ; il tisonne le feu, consulte sa montre. — Trois heures dix... Et elle n'est pas là !... Il est arrivé quelque chose... Elle s'est fait pincer... (Elle entre.) Enfin !

Mme GOSTARD. — Me voilà. Comment vas-tu, Jacquot ?

BURANTY. — Attends.

Mme GOSTARD. — Qu'y a-t-il ?

BURANTY. — Je vais fermer la porte.

Il donne un tour de clef à la porte par laquelle elle vient d'entrer, et pousse le verrou de sûreté.

Mme GOSTARD. — Es-tu pressé ! Tu as donc bien peur ? Embrasse-moi.

BURANTY. — Une minute. Dis-moi. Tout s'est bien passé ?

Mme GOSTARD. — Mais oui, très bien.

BURANTY. — Tu as fait ce que je t'ai recommandé, tu es venue par Neuilly ?

Mme GOSTARD. — Je suis venue par Neuilly.

BURANTY. — Tu as pris deux sapins, l'un après l'autre ?

Mme GOSTARD. — Deux sapins, l'un après l'autre.

BURANTY. — A la station, pour bien t'assurer que tu n'étais pas suivie ?

Mme GOSTARD. — A la station.

BURANTY. — Tu ne t'es pas montrée à la portière en venant ?

Mme GOSTARD. — Non.

BURANTY. — Tu sais que ta voilette n'est pas assez épaisse et qu'on te reconnaît à quarante pas ?

Mme GOSTARD. — Pas assez épaisse ! Je ne peux pourtant pas me mettre un édredon sur la figure.

BURANTY. — Tu n'as rencontré personne en venant ?

Mme GOSTARD. — Beaucoup de monde.

BURANTY. — Ah ! mon Dieu !

Mme GOSTARD. — Mais personne de connaissance.

BURANTY. — Comme tu es peu gentille de me faire des peurs pareilles ! Et tu as donné un gros pourboire à tes cochers, pour le cas où on t'aurait filée et où on les interrogerait ?

Mme GOSTARD. — Vingt sous.

BURANTY. — C'est maigre. A l'avenir, donne deux francs. Enfin, tu es sûre de n'avoir pas été remarquée ? Notre petit *buen-retiro* n'est pas éventé ?

Mme GOSTARD. — Mais non, mais non.

BURANTY. — Je respire. Ote ton chapeau et embrasse-moi.

Mme GOSTARD. — Ce n'est pas dommage. Embrasse-moi, toi, d'abord. (Il l'embrasse.) Ah ! j'espère que tu en prends des précautions !

BURANTY. — On n'en prend jamais assez, quand on est dans notre cas.

Mme GOSTARD. — Dans notre cas ! Croirait-on pas que nous faisons une chose extraordinaire, et qui n'arrive qu'à nous !

BURANTY. — Si. Elle se fait beaucoup, évidemment, et nous ne sommes pas les seuls à nous aimer de cette manière... Ça n'empêche pas, ma chère enfant, qu'il faut prendre des précautions, beaucoup de précautions, tu m'entends ?

Mme GOSTARD. — Eh bien, j'en prends. Tu n'as rien à me reprocher. Parlons de nos affaires.

BURANTY. — ... Parce que tu comprends que ça serait très... mais très embêtant si nous nous faisions pincer. Non, te représentes-tu ce coup de théâtre si, à la minute...

Mme GOSTARD. — Oh ! assez, assez !... Tout le temps que tu passes avec moi, tu l'emploies à trembler. C'est assommant.

BURANTY. — Mais, ma chère petite...

Mme GOSTARD. — Rien du tout. Plus un mot là-dessus. Tiens, aide-moi à retirer mon chapeau. Je ne t'ai pas vu depuis avant-hier. Quoi t'as fait depuis avant-hier ? Dis-moi toutes tes pensées... ta vie intime.

BURANTY. — Un tas de machines.

Mme GOSTARD. — Raconte.

BURANTY. — J'ai été hier aux courses à Auteuil, où j'ai perdu les trois favoris.

Mme GOSTARD. — Pauvre petit loup. Et le soir ?

BURANTY. — Une heure à l'Opéra. Zambelli a fait un parcours délicieux. Ce matin, j'ai travaillé à l'atelier, bien déjeuné, et voilà ton Jacquot.

Mme GOSTARD. — Il y avait longtemps que tu m'attendais ?

BURANTY. — Dix minutes.

Mme GOSTARD. — Es-tu venu directement ?

BURANTY. — Directement ! Ah ça, tu es folle. Non, en sortant de déjeuner...

Mme GOSTARD. — Où ça ?

BURANTY. — Au café Anglais. J'ai pris un sapin et je me suis fait mener rue du Rocher, à l'endroit du pont de la rue Portalis.

Mme GOSTARD. — Pourquoi ?

BURANTY. — C'est un truc à moi, excellent comme tu vas voir. Là, je suis descendu, j'ai payé, j'ai regardé à droite, à gauche, s'il n'y avait rien de suspect, et puis j'ai dégringolé quatre à quatre l'escalier qui mène à la rue Portalis. Un fiacre passait, j'ai sauté dedans en criant bien haut (quelquefois on a de sales gens autour de soi qui guettent les adresses), 12, rue Gribauval ! la rue Gribauval est une petite rue du faubourg Saint-Germain qui n'a pas de douze. Quand le cocher a eu fait trente mètres, alors seulement, je lui ai dit : « Non, cocher, menez-moi place de la Concorde, au coin du pont. » Là, je l'ai lâché, et j'ai pris le bateau, jusqu'à l'Alma. Avec le bateau, pas de danger ! On voit tout à son aise la tête des personnes qui descendent en même temps que vous. A l'Alma, j'ai repris un refiacre, un fiacre fermé, que j'ai réglé en chemin, et qui m'a déposé au coin de l'avenue Friedland, parce que je n'ai pas été assez serin pour lui donner le numéro de l'hôtel. Dis que je suis roublard ?

Mme GOSTARD. — Non, mais tu as une peur bleue.

BURANTY. — Es-tu drôle ! Je n'ai pas peur pour un sou ! Je ne veux pas être pincé, voilà toute l'affaire !

Mme Gostard. — Pincer ! Qui veux-tu qui nous pince ? Mon mari ?

Buranty. — Eh ! eh !

Mme Gostard. — Allons donc ! Il a sa Bobette... Rien à craindre.

Buranty. — C'est vrai. Aussi, je suis content, va, que notre petit nid reste bien caché, bien ignoré. Une fois que je suis ici, je me sens rassuré, je ne m'inquiète plus de rien.

Mme Gostard. — Il y paraît. Et tu appelles ça un nid, toi ? Tu n'es pas difficile.

Buranty. — Un peu de patience, ma pauvre enfant. Ça n'est pas Trianon, j'en conviens, mais enfin c'est ce qu'on peut trouver de mieux, c'est propre, c'est clair... du pitchpin... ça fait penser à la campagne... Et puis, tu sais que c'est en attendant mon rez-de-chaussée, qui est en train.

Mme Gostard. — Il se fait joliment désirer, ce rez-de-chaussée.

Buranty. — Ce n'est pas faute que je presse les tapissiers. Il sera terminé dans huit jours. Tu verras, ça sera très gentil. Et puis, c'est organisé !... de première !... Triple sortie, dont une par les caves. Pas moyen d'être pincé.

Mme Gostard. — Toujours ! Mais tu ne penses donc qu'à ça ?

Buranty. — Toi, tu n'y penses pas assez. Enfin, tu as raison, viens me dire des petites choses gentilles, ça vaudra mieux que de perdre notre temps en discussions.

Mme Gostard. — Tire d'abord les rideaux de la fenêtre... pas ceux-là... les grands rideaux.

Buranty. — Nous n'allons plus voir clair.

Mme Gostard. — C'est précisément ce que je veux.

Buranty. — Quelle manie ! (Il les tire. La chambre est sombre.) Là, tu es contente. Tu m'aimes ?

Mme Gostard. — Mais oui, tu le sais bien.

Buranty. — Tu m'aimes... mais là, beaucoup ?

Mme Gostard. — Si tu veux. Et toi ?

Buranty. — Moi, je t'aime à la folie.

Mme Gostard. — Et qu'est-ce que tu serais capable de faire pour moi ?

Buranty. — A première vue, je ne peux pas te dire, mais bien des choses.

Mme Gostard. — Des choses... qui te coûteraient ?

Buranty. — Mais oui. Tu n'as pas froid ? Tu as les mains glacées ?

Mme Gostard. — Il ne fait pas très chaud.

Buranty. — C'est ce feu qui ne marche pas ! (Il hausse les épaules.) Ça tient un hôtel meublé pour adultère, et ça n'a même pas une personne qui sache faire le feu ! Quel malheur ! Je vais l'arranger, moi.

Mme Gostard. — N'y touche pas. Ça va fumer.

Buranty. — Comme la dernière fois.

Mme Gostard. — Et nous serons obligés d'ouvrir les fenêtres.

Buranty. — Tu as raison. (Elle frappe des pieds en marchant.) Qu'est-ce qui te prend ? Pas tant de bruit.

Mme Gostard. — J'ai les pieds gelés.

Buranty. — Ote tes bottines... Commence... (Geste d'ennui de Mme Gostard. Jacques lui avance une chaise près du feu.) Tu te chaufferas mieux. (Elle retire lentement une bottine.) L'autre aussi, voyons !... pendant que tu y es ?... Donne. Je vais la retirer.

Il se met à genoux près d'elle et lui défait son soulier.

Mme Gostard. — Ça m'ennuie joliment, va.

Buranty, d'un ton de reproche. — Oh !

Mme Gostard. — Ça m'ennuie... ici.

Buranty. — Voyons ? Mets-y de la belle humeur... Tu n'aimes donc plus ton Jacques ?

Mme Gostard. — Mais si, j'aime mon Jacques.

Buranty. — Eh bien, alors ?...

Mme Gostard. — C'est égal. Quand je pense qu'ici, dans cette même chambre, d'autres que nous...

Buranty. — Chut. Dites pas de vilaines affaires... Tu vas nous gâter tout notre plaisir.

Mme Gostard. — Notre plaisir !

Buranty. — Comme tu en parles ! Est-ce que nous ne sommes pas heureux ici, dans cette bonne petite chambre, bien close, bien chaude ?

Mme Gostard. — Bien chaude, bien chaude...

Buranty. — Tu me comprends, c'est au moral... Est-ce que nous n'oublions pas tout au monde entre ces quatre murs ?

Mme Gostard. — Oui.

Buranty. — Tu n'as pas l'air convaincue ?

Mme Gostard. — Mais si.

Buranty. — A la bonne heure, parce que tu serais une ingrate. Ainsi moi, tiens, à cette minute, je suis complètement satisfait, je suis tranquille, joyeux, très joyeux. Et toi ?

Mme Gostard. — Est-ce que tu ne t'en aperçois pas ?

Buranty. — Chère Alice ! Viens. (Il l'entraîne. On entend des bruits de pas dans le couloir.) Ecoute donc. Tu as entendu ?

Un temps.

Mme Gostard. — Oui, on a marché dans le couloir. Eh bien, après ?

Buranty. — On dirait qu'on a marché doucement, comme si on prenait des précautions.

Mme Gostard. — Tu es ridicule ! Ce sont des gens de la maison, d'autres locataires.

Buranty. — Ou des femmes de chambre.

Mme Gostard. — Mais oui.

Buranty. — Tout de même, moi qui n'ai jamais peur, j'ai eu là un peu peur, je l'avoue... (Il rit.) Est-ce bête ?... Chut ! tais-toi, ça recommence. Je t'assure, Alice, qu'on stationne et qu'on parle derrière notre porte, là, derrière notre porte.

Mme Gostard. — Non.

Buranty. — Si... (On frappe à la porte doucement, toc, toc. Ils se regardent en agitant les bras en silence. On refrappe. D'une voix molle.) Quoi... qui est là ?

La Voix, une voix de femme. — C'est moi.

Buranty, qui a reconnu la voix de la patronne et qui reprend de l'aplomb. — Qui ça, vous ?

La Voix. — Moi, Mme Daniel.

Buranty. — Qu'est-ce que vous voulez ?

La Voix, très polie. — Rien. Voudriez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît ?

Buranty. — Mais, qu'est-ce que vous voulez ?

La Voix, toujours pareille. — Je voudrais que vous ouvriez, monsieur, s'il vous plaît ?

Buranty. — Vous vous moquez de moi, je vous demande...

Une Voix d'homme. — En voilà assez. Au nom de la loi...

Mme Gostard. — Cette fois-ci !...

La Voix d'homme. — Ouvrez, je suis le commissaire de police.

Un grand silence. Un petit chien jappe.

Buranty. — C'est ton mari !

Mme Gostard. — Ah ! le gredin, il a emmené Pastille pour mieux me trouver.

Buranty. — Tu vois ! Qu'est-ce que ça serait si je n'avais pas pris mes précautions ! Ça y est. Nous y sommes ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Mme GOSTARD. — Eh bien, oui, là, parbleu ! Ça y est. Maintenant, tant pis. Après nous le divorce !

BURANTY. — Heureusement que je suis encore habillé !... Mais toi, tes bottines ?

Mme GOSTARD. — Où sont-elles ?

BURANTY. — Sous le lit

Il se précipite à quatre pattes.

Mme GOSTARD. — Non, sous le fauteuil. Je les ai, donne-moi le chausse-pied. Mets-les-moi.

BURANTY. — Mets-les, toi.

Mme GOSTARD. — Je ne peux pas... à cause de mon busc.

BURANTY. — Moi, je tremble trop.

On frappe à la porte.

LA VOIX DU COMMISSAIRE. — Au nom de la loi...

BURANTY. — Hein ! L'autre, l'animal !

LE COMMISSAIRE. — Une fois, voulez-vous ouvrir?

LE CHIEN. — Ouap ! Ouap !

Mme GOSTARD. — Elle me sent, la pauvre petite !

BURANTY. — Mets au moins ton chapeau, ta voilette, sacrédié !

Mme GOSTARD. — Je ne peux pas.

BURANTY. — Comment ?

Mme GOSTARD. — Non ! Je ne peux pas lever les bras, avec ce corsage-là !

BURANTY. — Ote-le.

Mme GOSTARD. — Tu crois que j'ai le temps ?

BURANTY. — Mais oui. (Elle le retire.) C'est ça. Là...

Mme GOSTARD, qui met son chapeau à la diable. — Mes épingles ! (Jacques les cherche, ne les trouve pas, les trouve, lui donne. Elle essaye de les entrer ; ça ne va pas. Elle rage, tape du pied, se pique, jette tout en l'air.) Zut ! je ne peux pas !...

BURANTY. — Oh !...

LE COMMISSAIRE. — Deux fois, voulez-vous ouvrir ?

LA VOIX DE GOSTARD. — Mais oui. C'est idiot ! Enfoncez la porte. Si vous leur donnez le temps... de se retaper...

BURANTY. — Cette fois... Prends tes affaires et partons. Oh ! partons !...

Mme GOSTARD. — Par où ? Par la cheminée ?

BURANTY. — Non. Par... par... C'est qu'il n'y a pas d'issue !... pas une ! La fenêtre !

Mme GOSTARD. — Un troisième !... Je n'ai qu'une chose à faire.

BURANTY. — Quoi ?

Elle tire la couverture du lit. On voit le lit et les deux oreillers.

Mme GOSTARD. — C'est de me coucher.

BURANTY. — Ah ça ! Tu es folle !

Mme GOSTARD. — Je ne veux pas qu'on me voie comme ça, toute nue !... en cheveux... sans bottines...

BURANTY. — Remets ton corsage...

Mme GOSTARD.— Je n'ai plus le temps. Les agrafes..

BURANTY. — Si.

Mme GOSTARD, qui rage à froid. — Non. Je veux me coucher ! là !

BURANTY. — Tu perds la tête... Tu me compromets tout à fait !

Mme GOSTARD. — J'en ai assez.

BURANTY.— Si tu te couches, réfléchis... tu avoues, c'est comme si tu avouais !

Mme PAUL GOSTARD. — Eh bien, oui, j'avoue.

Elle se jette sur le lit et se couvre du dessus de lit jusqu'au cou. Dans tout le mouvement qu'elle s'est donné, ses cheveux se sont défaits.

BURANTY. — Oh ! Oh !

LE COMMISSAIRE. — Pour la troisième fois... Allez me chercher un serrurier !

GOSTARD, derrière la porte. — C'est pas dommage !

Mme GOSTARD. — Ouvre-leur, va ouvrir.

BURANTY, qui se débat. — Alice ! Alice ! tu me perds ! Ote le second oreiller, au moins ! Nom d'un chien !

Mme GOSTARD. — Ouvre, je te dis, ouvre, imbécile ! ou j'y vais moi-même !

BURANTY. — Voilà l'amour ! Le voilà ! Oh ! les femmes des amis ! Dans quel sacré de sacré de pétrin. Mon chapeau. (Il le prend et sa canne, après un coup d'œil jeté à l'armoire à glace. On frappe déjà sur la serrure à coups redoublés.) Arrêtez, pas de scandale, j'ouvre.

Le bruit cesse, il ouvre. Tout le monde entre. Pastille bondit sur le lit en poussant des cris de joie. Le commissaire de police et M. Gambe, de la Sûreté, gardent leur chapeau sur la tête. L'agent en bourgeois ouvre les rideaux de la fenêtre près de laquelle se tient debout Jacques Buranty. Mme Paul Gostard est couchée, impassible en apparence, avec une flamme de bravade dans le regard. La patronne du family-hôtel sourit d'un air gêné.

GOSTARD, très chic, une fleur à la boutonnière, au commissaire. — Constatez.

BURANTY, faisant un pas vers le commissaire et avec volubilité. — Monsieur, malgré les apparences, croyez que madame est une amie, rien qu'une amie...

GOSTARD. — Elle est raide ! T'en as une santé !

BURANTY, à Gostard. — Vous...

GOSTARD. — Plaît-il ?

LE COMMISSAIRE. — Messieurs, pas d'altercation. (A Gostard, en lui désignant Mme Gostard.) Reconnaissez-vous madame pour votre femme ?

GOSTARD. — Je la reconnais.

LE COMMISSAIRE, s'adressant à Mme Gostard. — Et vous, madame, vous reconnaissez bien monsieur pour votre mari ?

Mme GOSTARD. — Ah oui !

LE COMMISSAIRE. — Je n'ai plus qu'à faire les constatations légales. (Il les fait. Jeu de scène. Il soulève doucement le dessus de lit, que Mme Gostard tient jusqu'à son menton.) Veuillez vous lever, madame, s'il vous plaît. (Elle s'assoit sur le bord du lit.) Tout à fait, je vous prie. (Elle descend et va s'asseoir près de la cheminée. Se parlant à lui tout seul.) Déchaussée... (Il tâte.) Deux oreillers...

BURANTY. — Pardon...

LE COMMISSAIRE, il lui impose silence. — Donnez de quoi écrire. (A Gostard.) Monsieur, votre présence n'est plus nécessaire. Je vais interroger monsieur...

Il désigne Buranty.

GOSTARD. — C'est ça, interrogez-le. Et puis, dites-lui que de chiper la femme de son ami, c'est vraiment toc et vieux jeu. (A Buranty.) J'aurais jamais cru ça de toi... non. Et puis, tu sais... tu peux te fouiller pour le portrait de ma femme... il ne te sera jamais payé ! Ah non !

LE COMMISSAIRE. — Monsieur est peintre ?

BURANTY. — Jacques Buranty.

LE COMMISSAIRE. — Ah ! monsieur... J'ai beaucoup admiré, au dernier Salon, votre beau portrait du préfet de police... tous mes compliments.

BURANTY, flatté. — Monsieur...

Il lui tend la main. Le commissaire la prend.

GOSTARD, gai. — Les v'là qui s'invitent à dîner !

LE COMMISSAIRE, à Gostard. — Monsieur, je vous prie de vous retirer, et d'aller m'attendre au commissariat. Dans cinq minutes, monsieur (Il désigne aimablement Buranty.) voudra bien se retirer également. Nous laisserons ensuite madame quelques instants seule, afin qu'elle puisse réparer le désordre de sa toilette, et elle voudra bien nous rejoindre à mon cabinet, sous la conduite de mon secrétaire.

Mme GOSTARD. — Ma jaquette.

GOSTARD. — Je vous accompagnerai avec le secrétaire, ma chère amie. Ce sera plus convenable.

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes un galant homme, monsieur. (A l'agent de la Sûreté.) Gambe, je n'ai plus besoin de vous.

GAMBE, à part, à Gostard. — Eh bien, êtes-vous content de votre agent ? Ils avaient beau jouer à cache-cache, on les a brûlés.

GOSTARD. — Très content.

GAMBE. — C'est égal. Je voudrais que vous vous voyiez dans une glace. Vous n'avez pas bonne mine. On blague avant, et puis, au moment... ça fait une sensation. En attendant que madame soit prête, je vais en bas, sur l'avenue, prendre un verre.

GOSTARD, lui remet une pièce. — Tenez !... C'est moi qui régale.

M. Gambe sort. Le commissaire verbalise. Silence glacial. Attitude gênée de tout le monde.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Bobette. Sa chambre à coucher.

Scène première

BOBETTE, GOSTARD

La nuit. Gostard bondit hors du lit et met, au galop, un vêtement du matin.

BOBETTE, qui s'éveille en sursaut. — Qui va là ?

GOSTARD. — C'est moi, c'est moi !

BOBETTE. — Tu m'as fait peur. Qu'est-ce qui te prend ? Paul ?...

GOSTARD. — Je me lève.

BOBETTE. — Tu te lèves ?

GOSTARD. — Sans doute. Je suis réveillé depuis deux heures. Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit... J'en ai assez... Je me lève.

BOBETTE. — Tu es fou ? Il ne fait pas jour !

GOSTARD. — Va pas tarder ! (Il va entr'ouvrir les rideaux et regarde.) L'aurore s'amène...

BOBETTE. — Allons donc !

GOSTARD. — C'est pas encore les doigts de rose... Mais ça se prépare.

BOBETTE. — Que le diable t'emporte ! Je dormais bien. Tu m'as réveillée...

GOSTARD. — Rendors-toi.

BOBETTE. — Je ne peux plus.

GOSTARD. — Alors lève-toi.

BOBETTE. — Aux lumières ?... Ça me rend malade. Quelle heure est-il ?

GOSTARD. — Je ne sais pas.

BOBETTE. — Eh bien, regarde ! Allume, en ce cas. Allume !

GOSTARD, qui cherche le bouton électrique. — Je ne trouve pas... Voilà. (L'électricité jaillit.) Coucou ! Bonjour, la dame !

BOBETTE. — Oh ! tu m'ennuies ! Je n'ai pas envie de rire.

GOSTARD. — De quoi as-tu envie ?

BOBETTE. — De te gifler !... Je n'ai pas eu mon compte de sommeil. Je suis crevée, je n'en peux plus.

GOSTARD. — Moi aussi. C'est ta faute.

BOBETTE. — Ma faute ?

GOSTARD. — Sans doute. Tu as voulu me traîner à ce bal... Nous sommes rentrés à trois heures.

BOBETTE. — Ne regrette rien. J'étais très gentille à ce bal. J'étais dans les maîtresses les mieux. Je t'ai honoré.

GOSTARD. — Eh bien, et moi ?

BOBETTE. — T'étais pas mal, non plus. Ah ! on ne peut pas te refuser ça. Tu es un homme du soir.

GOSTARD. — Aussi, dame, il ne faut pas me voir le matin.

BOBETTE. — C'est vrai. Le matin, t'es un peu serviette. Qu'est-ce que tu as donc, d'ailleurs, depuis hier ? Je te trouve tout drôle... tout changé...

GOSTARD. — Oh !

BOBETTE. — Oui... Tu as l'air... comme si tu me cachais quelque chose...

GOSTARD. — Moi ? (Il rit.) Tu es tout de même épatante, tiens !... Y a des moments où je ne peux pas te sentir, où je t'envoie à l'Odéon, voir si j'y suis ?... Et puis d'autres... y a pas... tu es épatante...

BOBETTE. — Comment ça ? En quoi ?

GOSTARD. — Parce que tu devines tout... T'as un flair...

BOBETTE. — Allons, dis-le-moi.

GOSTARD. — Quoi ?

BOBETTE. — Ce que tu me caches.

GOSTARD. — Tu le veux ?

BOBETTE. — Mais oui !

GOSTARD. — Tu ne vas pas t'évanouir ?

BOBETTE. — Non.

GOSTARD. — Eh bien, ça y est.

BOBETTE. — Quoi ?

GOSTARD. — Je les ai pincés.

BOBETTE. — Ta femme et Jacques ?

GOSTARD. — En flagrant.

BOBETTE. — Quand ça ?

GOSTARD. — Hier.

BOBETTE. — Et tu ne me le disais pas ?...

GOSTARD. — J'attendais... Je voulais me faire un succès avec ça...

BOBETTE. — Comment, scélérat !... Depuis hier tu as eu le courage de garder ça sur l'estomac ?...

GOSTARD. — Ça me pesait bien un peu...

BOBETTE. — Mais raconte !... Oh ! Oh ! mes enfants !... le cri du Siou ! Ouah !...

Elle saute sur le sommier en se faisant rebondir... lance ses oreillers en l'air.

GOSTARD. — Est-elle gentille !

BOBETTE. — Tu les as pincés ? Là ? rue de Balzac, à leur bocal ?

GOSTARD. — Oui.

BOBETTE. — Bien ?

GOSTARD. — Très bien.

BOBETTE. — Pas d'erreur ?

GOSTARD. — Aucune.

BOBETTE. — Mais va... Va.

GOSTARD. — Tu n'arrêtes pas...

BOBETTE. — C'est la joie... Et puis des détails... Oh !... Oh !... tous les détails... les plus petits... fais-moi durer ça...

GOSTARD. — Je commence. Mais tu avais sommeil, mon loup ?... Dors un peu...

BOBETTE. — Ne te fiche pas de moi, hé ?... Alors donc, hier ?...

GOSTARD. — Hier...

BOBETTE. — Pars de tout à fait le commencement... Ne me saute rien !

GOSTARD. — J'étais au cercle, hier, vers une heure... après t'avoir quittée... quand on me dit qu'un monsieur qui ne voulait pas se nommer me demandait...

BOBETTE. — Tu as pensé aussitôt : « Quel monsieur ? »

GOSTARD. — C'était M. Gambe.

BOBETTE. — Qu'est-ce qu'il te dit ?

GOSTARD. — Il me dit : « Monsieur, ça y est ; je crois qu'il faut tirer la dent aujourd'hui. En ce moment, ils sont tous les deux à leur petit hôtel. Vers les alentours de trois heures, ça sera l'instant de leur faire visite. Venez-vous ? »

BOBETTE. — Tu sautes sur ton chapeau !... Etais-tu content ?

GOSTARD. — C'est selon. J'étais... affecté. Au bout de trois pas, l'idée me jaillit d'aller à la maison, chercher Pastille.

BOBETTE. — A cause ?

GOSTARD. — Pour être sûr de tomber à l'hôtel sur la bonne porte.

BOBETTE. — Es-tu canaille, tout de même ! C'est une idée de femme, ça !

GOSTARD. — Parce que nous n'étions pas arrivés à découvrir la chambre qu'ils occupaient, et à quel étage.

BOBETTE. — Tu communiques ça à ton Vidocq ?

GOSTARD. — Excellent ! qu'il me répond. Quel policier vous auriez fait !

BOBETTE. — A la bonne heure ! En voilà un au moins qui t'apprécie.

GOSTARD. — Je cours à la maison, je cueille Pastille, pendant que l'autre m'attendait en bas, et, en voiture, nous allons tous les trois, Gambe, l'insecte et moi, chez le commissaire. Il aurait pu être sorti...

BOBETTE. — Nom d'un bonhomme !

GOSTARD. — Nous le trouvons.

BOBETTE. — Veine ! Vive l'armée !

GOSTARD. — Ça l'embêtait bien un peu de se déranger. Mais enfin, il lâche tout de même son journal.

BOBETTE. — Tiens ! C'est-il pas son métier de faire constater les mœurs !

GOSTARD. — Il ouvre un tiroir où il y avait son écharpe, tout près de sa calotte et de ses lunettes, il la prend, il la déroule et il se l'attache autour du corps, sous sa redingote.

BOBETTE. — Quel homme, à part ça ? Gentil ?

GOSTARD. — Au fond, un trembleur. Si tu l'avais vu, il faisait une tête contrariée.

BOBETTE. — A croire que c'était lui le mari ?... Continue. Il est sanglé...

GOSTARD. — Vite, il siffle son chien...

BOBETTE. — Alors ça en faisait deux ?

GOSTARD. — Mais non, tu n'y es pas. Le chien du commissaire, un de ses agents que je veux dire.

BOBETTE. — Compris.

GOSTARD. — Et nous voilà en route pour l'hôtel.

BOBETTE. — Loin, l'hôtel ?

GOSTARD. — Cinq minutes.

BOBETTE. — Vous étiez à pied ?

GOSTARD. — A pattes.

BOBETTE. — De quoi parliez-vous ?

GOSTARD. — On ne parlait pas. Chacun pensait. Une drôle de chose, tiens ? Je m'imaginais que les passants se doutaient. Et ça m'embêtait.

BOBETTE. — Pourquoi ? Il n'y a pas de déshonneur.

GOSTARD. — Mais tant d'imbéciles n'envisagent pas les questions graves à leur vrai point de vue.

BOBETTE. — Qu'est-ce que ça te fait ? Vous arrivez à l'hôtel. Décris-moi, dis-moi bien les tenants et les aboutissants.

GOSTARD. — Un petit hôtel très discret. Pas de bruit. Des plantes vertes. Personne sur le seuil. En bas, une porte vitrée : le bureau. Nous entrons.

BOBETTE. — Tous ? (Se trémoussant, joyeuse.) Non, tu sais, je ne donnerais pas ma place pour mille francs !

GOSTARD. — Non, pas tous. Le commissaire le premier, et moi derrière. Les autres, l'agent et M. Gambe, restent sur le carré. La dame de l'hôtel rangeait du linge. Une grosse femme, avec une bonne figure et des bandeaux gris, l'air très comme il faut.

BOBETTE. — Je vous demande un peu ! Si ça n'est pas dégoûtant !

GOSTARD. — Elle se lève et vient à nous. Alors le commissaire entre dans la cadence : « Pardon, madame, est-ce que vous n'avez pas ici une jeune dame et un monsieur de trente à trente-cinq ans ? »

BOBETTE. — Alors ?

GOSTARD. — Elle allait mentir, la bougresse, et dire qu'elle ne savait pas ce qu'on lui voulait. Mais le commissaire a déboutonné son paletot, et en lui faisant voir le drapeau qu'il avait sur l'estomac : « Allons, pas de blagues, je suis le commissaire de police. Vous allez nous mener tout de suite à la chambre où sont ce monsieur et cette dame et, si vous avez le malheur de les prévenir ou de les faire filer, je ferme votre boîte. »

BOBETTE. — Je l'adore, ce commissaire !

GOSTARD. — Elle était devenue très pâle, la grosse dame ; à la fin seulement elle a souri, et, comme si elle se rappelait tout à coup : « Ecoutez ! Ils sont au 14. Montez. Je vous précède. » Elle passe devant, et nous la suivons.

BOBETTE. — Elle n'est pas rosse à moitié, tout de même !... Eh bien ? Pastille, au milieu de tout ça ?

GOSTARD. — C'est moi qui la tenais dans mes bras, où elle se débattait comme trois anguilles. Elle voulait aboyer, elle me mordait. Ah ! j'avais un fichu regret de l'avoir emmenée. Enfin, nous montons comme ça un étage, à la file indienne — bon tapis — et nous déballons sur la pointe du pied devant une petite porte sur laquelle il y avait en noir le chiffre 14. Cré nom d'un lapin !

BOBETTE. — Ah ! ne t'arrête pas !

GOSTARD. — Ça t'intéresse ?

BOBETTE. — Plus encore. Je sais pas ce que je donnerais pour avoir été là ! Va. Alors...

GOSTARD. — Alors, la dame de l'hôtel nous fait signe de ne pas broncher...

BOBETTE. — Hou... le cri du Siou !... Ouah !...

GOSTARD. — ... Et avec son doigt elle frappe, deux petits coups, comme ça... tiens ?... (A ce moment même on frappe deux petits coups à la porte de leur chambre. Gostard s'arrête et regarde Bobette, un peu interloqué. Un silence au bout duquel Gostard dit :) Entrez !

La domestique Rosa paraît.

Scène II

GOSTARD, BOBETTE, ROSA

BOBETTE. — Ah ! c'est vous, Rosa ? (A Gostard.) J'ai eu peur.

GOSTARD. — Qu'est-ce qu'il vous faut ?

BOBETTE. — Oui. Pourquoi nous dérangez-vous ?

ROSA. — Mais, monsieur, madame, c'est des personnes qui sont là...

GOSTARD. — Hein, quoi ? Quelles personnes ?

ROSA. — Des personnes qui disent qu'ils veulent entrer malgré...

UNE VOIX D'HOMME, derrière la porte. — Oui, c'est moi, le commissaire de police. Au nom de la loi.

GOSTARD. — Le cri du Siou... Ouah !... Elle est royale !

BOBETTE. — C'est nouveau jeu !

GOSTARD, criant. — Faites entrer. Entrez, messieurs, allez ! C'est pas l'heure où nous recevons, mais nous sommes tout de même visibles !

BOBETTE, se recalant dans ses oreillers. — Entrez donc ! puisque vous êtes là ! (A Gostard.) Mais tu sais, loulou, elle me payera ça, ta femme !

Le commissaire est entré, avec Gambe et M. Labosse.

Scène III

GOSTARD, BOBETTE, LABOSSE, LE COMMISSAIRE, M. GAMBE, puis ROSA

GOSTARD, regardant le commissaire et poussant un cri. — C'est vous ! (A Bobette.) Chatte, c'est lui !

BOBETTE. — Qui ça, lui ?

GOSTARD. — C'est le même commissaire ! (Apercevant Gambe.) Avec Gambe, ce bon Gambe ! Non ! Et beau-papa ! le père de c't'enfant ! c'est complet !

BOBETTE, à Labosse. — Eh bien, m'sieur, je ne vous fais pas mes compliments. Depuis que je vous ai vu chez Baratte.

LABOSSE. — Mademoiselle...

GOSTARD. — Elle a un peu raison. Qu'est-ce que vous venez nous embêter ici ?

LABOSSE. — Je remplace ma fille.

BOBETTE. — En ce cas, vous vous êtes trompé de porte. Allez chez le jeune Buranty.

LE COMMISSAIRE. — Il ne s'agit pas de tout ça. (A M. Labosse.) Reconnaissez-vous monsieur (Il montre Gostard.) pour votre gendre ?

LABOSSE. — Sûr ! que je le reconnais.

LE COMMISSAIRE, à Gostard. — Et vous, monsieur, reconnaissez-vous monsieur (Il montre M. Labosse.) pour votre beau-père ?

GOSTARD. — N'y en a pas deux comme lui, le père de cette enfant. Oui, je le reconnais.

LE COMMISSAIRE. — Ça suffit. Je vais dresser procès-verbal.

Il a l'air de chercher quelque chose.

GOSTARD, au commissaire. — Oh ! je sais comment ça se passe. Vous voulez une plume et de l'encre, n'est-ce pas ? On va vous procurer vos ustensiles. (Appelant Rosa. La domestique paraît.) Rosa, monsieur est le commissaire de police, et l'autre monsieur est mon beau-père ; tous les trois sont des amis. Soyez polie pour eux, ma fille.

BOBETTE. — Plus que pour nous, si c'est possible. Conduisez-les au petit salon, et donnez-leur de quoi écrire.

GOSTARD, s'adressant à l'agent. — Vous, Gambe, (Et à M. Labosse.) et vous, beau-papa, vous serez bien gentils d'accompagner par là M. de la Loi, pendant que cette jeune dame, (Il désigne Bobette.) qui repose, va se lever et réparer un peu, comme on dit, le désordre de sa toilette. Allez.

BOBETTE. — Dans un instant nous vous rejoignons, et alors, (Se dressant sur son séant.) alors j'espère... Monsieur et moi nous espérons que vous voudrez bien, tous les trois, nous faire l'honneur et le plaisir d'accepter une tasse de thé.

GOSTARD. — On dansera.

LABOSSE. — Vous oubliez que la circonstance..

GOSTARD. — Pas de simagrées.

BOBETTE, au commissaire. — Acceptez, monsieur, vous ne pouvez pas nous faire tous les affronts à la fois ?

LE COMMISSAIRE. — Eh bien, je ne dis pas... Nous verrons après.

BOBETTE. — A la bonne heure. En attendant, (Elle s'adresse à tous.) dérapez.

Au moment où ils sortent, le caniche Arcachon entre en bondissant.

GOSTARD et BOBETTE. — Kiss! Kiss! Arcachon, mords-le.

LABOSSE. — Paul, veux-tu retenir ta bête !

BOBETTE. — Au fond, veux-tu que je te dise ? Ça ne s'est pas trop mal passé.

GOSTARD. — Mais il n'y a qu'à leur parler poliment, ils sont tout de suite très gentils.

BOBETTE. — Et puis, ça vaut-il la peine de se frapper ? Hier, c'était ta femme, il se trouve que, ce matin, c'est moi. Chacun son tour. Embrasse-moi. (Il l'embrasse.) A la bonne heure ! L'émotion ne te démonte pas, au moins ! Bravo !

GOSTARD. — Oh ! voilà comme je suis, moi, après les flagrants délits!

RIDEAU

ACTE V

Au palais de justice, le cabinet de M. Barnoux, au premier, donnant sur le boulevard par deux petites fenêtres. Acajou et drap vert. Le greffier est installé à sa table.

Scène première

M. BARNOUX, SAPIN, Mme PAUL GOSTARD

M. Barnoux. — Alors, ils sont tous là ?

Sapin. — Oui, monsieur. Mme Gostard est dans le petit cabinet. Son mari est dans la grande galerie, avec Mme Bobette Langlois.

M. Barnoux. — Et M. Buranty ?

Sapin. — Il est arrivé aussi. Il se promène dans le passage vitré. Tous les témoins sont au complet.

M. Barnoux. — C'est bien. Passez-moi le dossier, les deux dossiers. (Le greffier les lui passe. Il les pose sur sa table et va ouvrir la porte du cabinet où attendait Mme Paul Gostard.) Madame, veuillez entrer. (Elle entre. Tenue soignée, sombre. La distinction dans le malheur.) Asseyez-vous. (Elle s'assoit.) Je suis fâché, madame, de vous avoir dérangée une fois de plus, mais il le fallait.

Mme Paul Gostard. — Inutile de vous excuser, monsieur, cela ne m'a pas dérangée.

M. Barnoux. — Asseyez-vous. Je crois que c'est la dernière. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, avez-vous réfléchi ?

Mme Paul Gostard. — Qu'entendez-vous par « réfléchi » ? J'ai vécu comme à l'ordinaire.

M. Barnoux. — Avez-vous pensé à l'avenir ? Que comptez-vous faire désormais ?

Mme Paul Gostard. — Je n'en ai pas idée. Ce qui me plaira. Avant tout, je ne veux plus avoir d'ennuis... Qu'est-ce que vous feriez, vous, si vous étiez à ma place ?

M. Barnoux. — J'aurais commencé par ne pas m'y mettre. Vous avez le bonheur d'avoir encore Mme votre mère, à votre place, je me retirerais chez elle.

Mme Paul Gostard. — Pour toute la vie ?

M. Barnoux. — Momentanément, pour un petit laps de temps...

Mme Paul Gostard.—Va pour le petit laps...Et puis après ? Qu'est-ce que je ferai chez ma mère ? Du crochet ?... Où ça me conduira-t-il ?

M. Barnoux. — Au calme, à la paix.

Mme Paul Gostard. — Et puis à la vieillesse. Je déteste ça.

M. Barnoux. — Qui vous dit que, d'ici à quelques années, il ne se présentera pas un honnête homme...

Mme Paul Gostard. — Me remarier ?... Halte ! J'ai essayé du mariage une fois. Ça me suffit.

M. Barnoux. — Vous êtes aigrie, madame ? Déjà?

Mme Paul Gostard. — Je trouve qu'il y a lieu.

M. Barnoux. — Quel malheur que vous n'ayez pas d'enfant !

Mme Paul Gostard. — Quelle chance pour moi, au contraire ! Et quel bonheur pour lui. Ah ! le pauvre petit bonhomme ! Quelle figure ferait-il entre nous deux ?

M. Barnoux. — Enfin, laissez-moi croire, madame — mon âge et ma situation me permettent de vous tenir ce langage — que vous voulez à tout prix demeurer désormais une honnête femme ?

Mme Paul Gostard. — Une honnête femme seule ! Ça ne sera pas croyable ! On me remarquera !

M. Barnoux. — La vérité finit toujours par être la plus forte.

Mme Paul Gostard. — Elle ne fait que succéder aux calomnies, elle ne les détruit pas. Non, voyez-vous, monsieur, ma situation actuelle est peu brillante, décidément. Mon mari m'a quittée tout de suite après mon mariage, et mon amant m'a quittée tout de suite après ma faute.

M. Barnoux. — Vraiment ?

Mme Paul Gostard. — Le lendemain du jour où nous avons été surpris, M. Buranty m'a signifié mon congé. Je me suis présentée chez lui, il ne m'a pas reçue. Si j'étais capable d'en vouloir à quelqu'un, je lui en voudrais plus qu'à M. Gostard . Aujourd'hui, je suis une femme qui ai goûté à tout, même au plaisir, et sans plaisir, et je ne sais pas trop ce qui me reste. Me reste-t-il quelque chose ?

M. Barnoux. — L'indépendance, la liberté. Vous aurez votre divorce.

Mme Paul Gostard. — La liberté. Pourquoi faire? Je n'ai rien à en faire. Enfin, que voulez-vous? Quand je me lamenterai... Vous avez raison, je vais m'installer chez maman. Ce sera plus moral... Bien qu'il y ait mon père ! Le connaissez-vous ?

M. Barnoux, froid. — J'en ai beaucoup entendu parler.

Mme Paul Gostard. — C'est un père à part. Je l'aime bien. Mais, tout de même, c'est peut-être lui qui est la cause de tout ce qui est arrivé.

M. Barnoux. — Comment cela ?

Mme Paul Gostard. — Oh ! il faudrait vous reprendre depuis Pharamond ! Nous n'aurions jamais le temps. Et puis, il y a les autres quiattendent.

.MBarnoux. — Un dernie r mot : vous allez donc demander le divorce ?

Mme Paul Gostard. — Oui. Je crois qu'à la station où j'en suis je n'ai pas d'autre train à prendre ?

M. Barnoux. — En effet. Vous et votre mari, vous êtes aussi coupables l'un que l'autre.

Mme Paul Gostard. — Dos à dos.

M. Barnoux. — Vous avez eu de grands torts tous les deux...

Mme Paul Gostard. — Oui. Mais moi après.

M. Barnoux. — C'est juste. Et vous, êtes-vous sûre une dernière fois... que tout espoir de rapprochement...

Mme Paul Gostard. — Oh ! monsieur ! Vous ne me trouvez donc pas assez punie ?

M. Barnoux. — Je n'insiste pas. Madame, je souhaite de tout cœur que plus tard vous soyez heureuse.

Mme Paul Gostard. — Comme je ne le mérite pas, ça n'est pas impossible. Je vous remercie, monsieur, vos souhaits sont aimables, et vos conseils sensés. Et même ils me font penser à une chose.

M. Barnoux. — Peut-on savoir ?

Mme Paul Gostard. — C'est que, si jamais je me remariais...

M. Barnoux. — Eh bien ?

Mme Paul Gostard, ironique. — Je n'épouserais qu'un magistrat. Monsieur...

Elle s'incline et sort.

M. Barnoux, à un huissier qu'il a sonné. — Faites entrer M. Buranty.

L'Huissier. — Monsieur Buranty.

M. Buranty entre.

M. Barnoux. — Asseyez-vous, monsieur. Je suis arrivé, monsieur, à la fin de ma petite instruction en ce qui vous concerne. Votre affaire n'aura pas de suites...

M. Buranty, joyeux. — Vraiment ?

M. Barnoux. — Pas plus que celle de M. Gostard. Le mari et la femme, par les deux constatations réciproques de flagrant délit, que vous savez, se trouvent à présent en quelque sorte « d'accord », et le divorce réclamé par tous deux ne peut pas leur échapper. Cela vous intéresse-t-il ?

M. Buranty. — Je crois bien !

M. Barnoux. — Vous n'avez donc aucune plainte en adultère, ni aucune poursuite à redouter. Vous pouvez dire que vous l'échappez belle !

M. Buranty. — J'en suis bien heureux. J'ai eu tellement peur...

M. Barnoux. — Vous avez rompu, n'est-ce pas, avec Mme Paul Gostard ?

M. Buranty. — Oh ! oui, monsieur !

M. Barnoux. — Dès le lendemain du flagrant délit?

M. Buranty. — Dès le lendemain.

M. Barnoux. — Vous avez été prompt.

M. Buranty. — Et raisonnable. Je ne le regrette pas.

M. Barnoux. — Elle non plus, je viens de la voir. Elle se félicite également de cette rupture.

M. Buranty. — J'en suis bien aise.

M. Barnoux. — Que comptez-vous faire, à présent ?

M. Buranty. — De la peinture, toujours. Vous êtes marié ?

M. Barnoux. — Oui. Pourquoi cette question ?

M. Buranty. — Si jamais vous souhaitez avoir un beau portrait de Mme Barnoux...

M. Barnoux. — Oh ! monsieur...

M. Buranty. — Et dans des conditions, tout à fait... d'ami... Monsieur...

M. Barnoux. — Monsieur... (Il sort.) L'autre voulait m'épouser... celui-ci veut faire le portrait de ma femme. Quelle idée ont-ils de la magistrature ! (A l'huissier qu'il a sonné.) Faites entrer M. Paul Gostard.

L'Huissier. — M. Paul Gostard.

Scène II

LE JUGE, LE GREFFIER, GOSTARD

Gostard. — Monsieur... j'ai l'honneur.

Au greffier, un signe amical de la main.

Le Juge. — Asseyez-vous. Monsieur, au fur et à mesure que je vous étudie, je ne vous crois pas mauvais, mais terriblement léger !

Gostard. — C'est ce que je m'entends dire depuis qu'on m'a vacciné !

Le Juge. — Cette entrevue que nous avons ensemble me paraît la dernière.

Gostard. — Je le regrette. Vous êtes charmant. D'ailleurs, est-ce qu'on sait jamais ?

Le Juge. — Laissez-moi le croire. Vous avez à votre actif beaucoup de folies. Peut-être est-ce aujourd'hui le début d'une période plus sage. Par votre faute vous avez perdu — irrémédiablement perdu, j'en ai peur — la jeune fille que vous aviez épousée...

Gostard. — Mais non. Elle se retrouvera, allez !

Le Juge. — La voilà seule de son côté, comme vous du vôtre.

Gostard. — En effet, nous ne peuplerons pas une île. Et, qu'a-t-elle résolu ?

Le Juge. — Sur mon conseil, elle se retire...

Gostard. — Dans le sein de sa mère ?

Le Juge. — Oui, monsieur.

Gostard. — C'est une noble retraite.

Le Juge. — Avec quel ton, monsieur, vous parlez de celle qui aurait pu être la mère de vos enfants !

Gostard. — Moi ? Mais non. Je lui pardonne Buranty, la pauvre petite !

Le Juge. — Elle vous a pardonné Mme Bobette.

Gostard. — Pas la même chose. D'ailleurs j'admets tous mes torts. Et puis, ce qui m'arrive là, monsieur, mais c'est la vie, tout bêtement.

Le Juge. — Vous trouvez ?

Gostard. — La vie, c'est ça... c'est d'être marié, de le regretter, de se dérégler, de se faire pincer, de se quitter, et puis d'aller toujours à fond, et de suivre la chasse derrière les chiens. Avec ça que, dans votre carrière, vous n'avez pas dû en voir de toutes les couleurs et de plus roides que les miennes ?

Le Juge. — Peu. Alors vous n'êtes pas plus ému que ça à la pensée d'avoir brisé la vie de votre femme?

Gostard. — Encore une fois, non ! Parce qu'elle ne pouvait pas être heureuse avec moi. Je suis bâti pour tout, excepté pour le mariage.

Le Juge. — Il ne fallait pas vous marier.

Gostard. — Je ne pouvais pas le savoir avant. C'est l'histoire des épinards. Pour les détester, faut commencer par en manger.

Le Juge. — Et alors, maintenant ?

Gostard. — Je vais reprendre ma vie de garçon.

Le Juge. — C'est-à-dire la continuer.

Gostard. — En plus grand. Figurez-vous que j'ai déniché un amour d'appartement. Devinez où ?

Le Juge. — Je ne saurais.

Gostard. — Au Cirque d'Eté. C'est Franconi qui m'a révélé l'existence de ça. Alors, vous voyez d'ici ma pull-hop de vie ? et puis les dadas que j'adore... clic, clac ! Miousic ! Vellé-vô joer ? Tout. Enfin, j'ai le Colisée chez moi. Néron n'avait pas ça.

Le Juge. — Mais, êtes-vous bien sûr, mon cher monsieur, que la vie doit être pull-hop ?... Là ?... voyons ?... vraiment ? Le jureriez-vous ?

Gostard. — Mon Dieu... vous m'impressionnez!... A vous dire vrai... je le crois... quoique depuis ces temps derniers... le soir... seul... j'ai eu des petites sueurs à l'idée... Si c'était pas ça, pourtant, le nouveau jeu ?

Le Juge. — Hé ? Comment ?...

Gostard. — Si je m'étais fichu l'œil dans le doigt ?.. L'autre jour, je lisais un petit bouquin, tenez ? Je sais pas si vous connaissez ? *Paul et Virginie.* (Geste du juge.) C'est pas d'hier... ça m'a beaucoup plu... Alors... de fil en aiguille... une chose en décroche une autre... j'en arrivais à ça, que dame... l'âme est peut-être immortelle ?... Pourquoi pas ?

Le Juge. — Vous êtes en bon chemin.

Gostard. — Nous verrons... Ohé ! Ohé !... mon président...

Salut. Poignée de main.

LE JUGE. — Monsieur... (Gostard sort.) La dernière, maintenant.

SAPIN. — La demoiselle ?

LE JUGE. — Oui... Mme Langlois.

L'huissier ouvre la porte aussitôt. Elle entre.

Scène III

LE JUGE, LE GREFFIER, BOBETTE

BOBETTE, entrant avec beaucoup de brio. — Monsieur...

LE JUGE. — Deux mots seulement, mademoiselle, j'ai déjà perdu trop de temps avec les autres.

BOBETTE. — Je regrette, monsieur, que ce n'ait pas été avec moi.

LE JUGE. — Moi aussi, mademoiselle. Je vous ai priée de venir afin de vous donner quelques conseils, ou plutôt vous faire de paternelles réprimandes.

BOBETTE. — Je vous écoute, mais je ne vous comprends pas.

LE JUGE. — Ne faites pas l'innocente.

BOBETTE. — Ce n'est pas mon habitude.

LE JUGE. — Vous me comprenez fort bien. Vous sortez à peine d'un scandale que vous retombez dans un autre, plus grand encore.

BOBETTE.— Prenez garde, vous allez dire une bêtise.

LE JUGE. — Vous êtes à présent la maîtresse de M. Labosse !

BOBETTE. — Ça y est.

LE JUGE. — Je le sais.

BOBETTE. — Vous ne savez rien du tout. Ecoutez ? Vous avez une figure qui me plaît. Vous êtes un juge... et un bon juge... Moi, je suis une fille, et une bonne fille... eh bien, je vais vous mettre au courant.

LE JUGE. — Parlez.

BOBETTE. — Vous savez que c'est fini avec Paul ?

LE JUGE. — Oui.

BOBETTE. — Huit jours après mon flagrant... j'ai reçu la visite de M. Labosse. Qu'est-ce qu'il pouvait bien me vouloir ? Je ne vous cacherai pas qu'avec la réputation dont il jouit j'étais plutôt inquiète, et dame, je ne l'ai reçu qu'après une sérieuse hésitation...

LE JUGE. — Comme je vous comprends !

BOBETTE. — Eh bien, monsieur le juge, c'est un homme très calomnié. « Mademoiselle, m'a-t-il dit, c'est un père qui se présente chez vous. »

LE JUGE. — Ils disent tous ça !

BOBETTE. — Lui, c'était vrai. « Je viens comme chef de famille, au nom de ma femme et de la mère de M. Gostard, vous demander de rompre définitivement avec Paul. Je n'ai pas été jusqu'ici le modèle des pères. Je m'y mets un peu tard, mais je m'y mets. » Qu'auriez-vous fait à ma place, vous, monsieur le juge?

LE JUGE. — Moi ! Ce que vous avez fait !

BOBETTE. — A la bonne heure ! Vous m'appréciez. J'ai dit oui. J'ai lâché Paul. Ça m'a coûté un peu. Je ne pouvais pas faire autrement. Et puis, je l'ai fait aussi pour sa mère, qui a toujours été délicieuse pour moi. La reconnaissance du Léoville.

LE JUGE. — Plaît-il ?

BOBETTE. — Rien. C'est une autre histoire. Seulement, à la suite de ça... il s'est mis à m'adorer, le pauvre bonhomme... Oh ! en père, comme il était venu... et il m'a demandé si gentiment la permission d'être mon ami et de me voir de temps en temps... que je la lui ai accordée... Alors, il me promène... nous allons au théâtre... dans les musées... un peu partout... et, le dimanche, à Romainville... Ça ne fait de mal à personne, et il est si heureux !

LE JUGE. — Mais, êtes-vous sûre qu'au fond ça ne flatte pas un peu la fatuité de M. Labosse qu'on le croie encore capable d'inconduite ?

BOBETTE. — Oh ! que non ! Il n'est pas comme son gendre ! Il n'est pas nouveau jeu ! ou plutôt il ne l'est plus... car il l'a été !... et rudement !

LE JUGE. — Nouveau... Ah ! ça encore ? Mais, qu'est-ce que c'est que ça, à la fin ? Ça m'a l'air d'être le contraire de tout... le contraire de l'amour... de...

BOBETTE. — Non, monsieur. C'est la maladie du temps : l'amour du contraire.

LE JUGE. — Expliquez-vous mieux.

BOBETTE. — Je m'y connais, allez... Seulement, cette maladie-là... au fond... pas dangereuse... elle se guérit toute seule... quelquefois tard, chez les natures d'élite comme M. Labosse, mais elle se guérit. J'ai déjà vu ça souvent. Et tenez, voulez-vous que je vous dise toute la vérité ?...

LE JUGE. — Nous la demandons toujours.

BOBETTE. — Savez-vous par quoi ça finit, le nouveau jeu ?

LE JUGE, illuminé. — Par le vieux jeu !

BOBETTE. — Tu y es ! Oh ! pardon !

LE JUGE. — Ça ne fait rien. Allez, allez.

BOBETTE. — Dans cette affaire-ci, tenez, Buranty commence par voir jaune, vert, groseille... finira de l'Institut, l'animal, avec une rosette comme une bouée et il fera le portrait du Président. Gostard, mon petit Paul, ohé ! ohé ! Devancer pour avancer, voilà ma devise ! Ah ! je t'attends au carrefour... Avant dix ans, il sera abonné de l'Opéra-Comique et il découvrira Lamartine. D'ailleurs, c'est une loi. La seconde moitié de la vie se passe à revenir sur la première. Quand on a été pendant les premiers trente ans de son existence à se coucher à neuf heures et à suivre les concerts Colonne... jugez après ? C'te débâcle ! A cinquante ans on se met à écrire des vers aux femmes de brasserie ! Tandis qu'au contraire, quand on a commencé par les croquignoles, à s'en donner mal au cœur, on trouve après que la soupe grasse a du bon, et on devient des gens potages, des gens rangés... Le nouveau jeu, en somme, c'est une bonne blague. Ça consiste uniquement à faire comme tout le monde, mais vingt ans après les autres.

LE JUGE. — Et vous, mademoiselle ? Comment finirez-vous ? Peut-on ?...

BOBETTE. — Moi, je finirai, dame, dans mon château, et je recevrai mon curé.

LE JUGE. — Eh bien, je le crois ! Et M. Labosse ?...

BOBETTE. — Lui, il sera sénateur et de la Ligue.

LE JUGE. — Je suis juge d'instruction, mademoiselle... eh bien...

BOBETTE. — Eh bien ?...

LE JUGE. — Vous m'avez instruit.

RIDEAU

The play *le Nouveau Jeu* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Henri Lavedan, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

ahuris, des jocrisses et des bouffons du nihilisme, qui est, à vrai dire, un bien gros mot pour eux. L'art de M. Lavedan, c'est d'avoir rendu leur néant prodigieusement amusant et gai, et d'avoir, dans leur vide profond, fait craquer et pétiller de fugitifs et fantasques feux d'artifice.

» Pour cela, il leur a prêté une langue, qu'il a en partie inventée ; et c'est peut-être là le mérite le plus rare de sa pièce. L'origine de cette langue, c'est l'argot du boulevard, des cercles et aussi de beaucoup de salons, cet argot recueilli, il y a quinze ans, par Gyp, l'étonnante rénovatrice du genre « Vie parisienne ». Mais, au lieu que, dans la réalité, ils se contenteraient d'user docilement des quelques locutions colorées et canailles qu'ils ont apprises, les personnages du *Nouveau Jeu* en trouvent continuellement d'inédites ; et leur langage est comme un tissu de métaphores cocasses, de synecdoches débraillées et de familières et violentes hypotyposes. Et Gostard, Labosse, Bobette et les autres nous apparaissent ainsi comme des façons de poètes burlesques. »

Et M. Emile Faguet disait, dans *les Débats :*

« Une fantaisie énorme, une charge à toute outrance, une caricature intense, d'une bouffonnerie insolente, avec un pétillement continu de mots drôles, d'épigrammes mordantes ou de coq-à-l'âne du plus haut goût, telle est, en son ensemble, la pièce nouvelle, aussi nouvelle que possible et qui n'a d'autre tort qu'une certaine affectation de nouveauté et de modernisme, que M. Henri Lavedan nous a donnée aux Variétés.

» ...Si Gavarni revivait pour un instant, il dirait à M. Lavedan : « Vous me feriez croire que je dessine encore ! »

M. Jules Lemaître et M. Emile Faguet s'accordèrent d'ailleurs à trouver superflu le dernier acte — ce dernier acte où M. Lavedan a accumulé toute la morale qu'il avait omis de placer aux actes précédents. Il est curieux de constater, au lendemain de la reprise qui vient d'être faite du *Nouveau Jeu*, que pas un de nos critiques actuels ne fait cette observation. Tous, par exemple, proclament son succès, éclatant et justifié.

— « La pièce n'a pas plus vieilli qu'une comédie de Molière », dit M. Guy Launay dans *le Matin.*

— « Cette comédie, remarque M. Félix Duquesnel dans *le Gaulois*, cette comédie, plus jeune, plus « nou- » veau jeu » que jamais, s'est retrouvée chez elle au théâtre des Variétés... Quel succès !... »

— « *Le Nouveau Jeu* est alerte, pimpant, spirituel, amusant comme au premier jour, — confirme M. Léon Kerst dans *le Petit Journal.* — Et il est impossible de lui appliquer cette vieille rengaine qui court les couloirs, pendant les entr'actes, chaque fois qu'une de nos grandes scènes parisiennes remet à son répertoire une pièce cataloguée comme chef-d'œuvre quelques années avant : « Ça a » vieilli ! » Non, ça n'a pas vieilli. Les théories de Paul Gostard, que la philosophie de M. Lavedan a voulu faire démentir par les faits, forment toujours le cadre le plus agréable à une action où l'intérêt ne faiblit pas une minute.»

— « *Le Nouveau Jeu* « est resté nouveau » en dépit de son modernisme, de son écriture spéciale et artistement boulevardière, de tout ce qui aurait pu faire du grand succès qui le premier soir l'accueillit un succès momentané, — observe M. Robert de Flers dans *la Liberté.* Chamfort a dit, ou à peu près : « C'est la punition des gens et » des choses à la mode de passer de mode. » La comédie de M. Henri Lavedan a crânement triomphé de cet aphorisme. L'œuvre a conservé toute sa vigueur comique, toute sa saveur, toute sa signification. Lorsqu'elle fut créée, elle était un peu en avance ; aujourd'hui elle est à l'heure. Voilà pourquoi je crois volontiers que les Variétés vont retrouver là une heureuse série de représentations en remettant à la scène cette mordante et étincelante critique de mœurs qui, après tout, sont restées les nôtres. »

Enfin, M. Emmanuel Arène écrit dans *le Figaro :*

« *Le Nouveau Jeu* est une des œuvres les plus gaiement spirituelles et fantaisistes de M. Henri Lavedan, celle qui lui fit faire sa dernière étape vers l'Académie, quoiqu'elle contînt bien des mots qui ne se trouvaient pas encore dans le Dictionnaire. Je ne crois même pas qu'ils y aient été insérés depuis. Pas une minute, M. Henri Lavedan n'a dû songer à faire adopter, sous la coupole, le langage, très savoureux mais un peu spécial, que parlent si joyeusement Paul Gostard, Bobette Langlois, la jeune Riquiqui et même le digne M. Labosse.

» On lui fit sentir, en effet, lors de sa brillante et solennelle réception à l'Académie, que *le Nouveau Jeu* ainsi que *le Vieux Marcheur* n'étaient pas précisément des œuvres académiques. Il était bien difficile d'omettre ces deux grands succès dans l'œuvre littéraire et dramatique de M. Henri Lavedan. Mais M. Costa de Beauregard, chargé du discours d'usage, fut, à leur égard, prodigue de ces petites « pointes », de ces jolies « rosseries », comme dirait Paul Gostard, qui sont de règle en pareilles circonstances. Nos immortels approuvaient avec une gravité qui n'était pas sans malice. Ils n'étaient pas fâchés qu'on gourmandât un peu le jeune récipiendaire. Mais leur sourire indulgent et amusé équivalait à une absolution. Volontiers, à l'évocation de ces ouvrages d'une verve si hardie et si leste, ils auraient poussé les « fichtre ! » ingénument pervers de l'exquise mondaine du *Marquis de Priola.* Mais on voyait tout de même qu'ils avaient goûté à ces fruits défendus — les meilleurs des fruits depuis que le monde est monde — qu'ils avaient assisté à ce spectacle léger et frivole, et qu'ils y avaient pris, comme nous tous, un plaisir extrême. On a beau être immortel, on n'en est pas moins homme.

» Aujourd'hui, *le Nouveau Jeu* a l'estampille de l'Institut. Et il ne paraît pas que cela lui ait rien ôté de son entrain endiablé et de sa fringante gaieté. Evidemment, les « mots » qui abondent en ces cinq actes ne sont plus aussi frais qu'au premier jour. On les a si souvent répétés, ils ont été, durant les cent cinquante ou deux cents représentations de la pièce, tant et tant redits dans tous les mondes, et surtout dans celui où l'on s'amuse ! Certaines locutions ont fait leur tour de Paris, et plus d'une expression est devenue légendaire. C'est là, pour les œuvres dont le public s'engoue, l'inévitable inconvénient de la popularité, — un inconvénient, je dois dire, que les auteurs supportent avec stoïcisme. La mode les vulgarise comme ces airs d'opéra que l'on entend jouer par tous les orgues de Barbarie. On les sait bientôt par cœur sans même avoir vu encore la pièce ; mais il n'y a pas de mal, ce n'est qu'un encouragement de plus à y courir.

» Il faut d'ailleurs reconnaître qu'on n'a pas abusé des reprises avec *le Nouveau Jeu ;* on l'a laissé reposer comme le bon vin en cave. Il y a donc quantité de gens pour qui cette alerte et fine comédie aura l'attrait d'une nouveauté; les autres la reverront avec plaisir. Et les spectateurs de cette reprise auront sur ceux d'il y a huit ans cet avantage de pouvoir apprécier dans son plus complet épanouissement, dans la plus souple et plus riche variété de ses moyens, un talent dramatique qui a pu passer avec une égale aisance du *Prince d'Aurec* au *Nouveau Jeu* et du *Vieux Marcheur* à *Priola* et au *Duel,* pièces qui se suivent sans avoir rien de commun entre elles que le succès. »

***

Les applaudissements qui ont fêté cette reprise du *Nouveau Jeu* ont salué en même temps les artistes qui avaient, lors de la première représentation, « créé », selon le mot usité, tous les personnages de cette pièce, — sauf M. André Dubosc qui reprenait le rôle jadis tenu par M. Dumeny. Mme Jeanne Granier, M. Brasseur, Mme Marie Magnier, M. Dieudonné, Mlle Diéterle, jouent avec un entrain, un brio, une virtuosité admirables.

Enfin relatons ce dernier détail qui, peut-être, aura plus tard une valeur documentaire aux yeux des historiographes du théâtre contemporain : en 1898, « Pastille », le chien de Mme Gostard, était un caniche, car les caniches étaient à la mode. Maintenant, ce sont les loulous qui bénéficient de la vogue passagère : Pastille est un loulou noir qui évolue, fort bien dressé, sur la scène.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Nos abonnés ont reçu, depuis le début de la saison théâtrale 1905-1906, toutes les œuvres dramatiques à succès, c'est-à-dire : *Vers l'Amour*, par Léon Gandillot (théâtre Antoine) ; *Don Quichotte*, par Jean Richepin (Comédie-Française) ; *le Masque d'Amour*, par Daniel Lesueur (théâtre Sarah-Bernhardt) ; *la Marche nuptiale*, par Henry Bataille (Vaudeville) ; *Bertrade*, par Jules Lemaître (Renaissance) ; *les Oberlé*, par Edmond Haraucourt, d'après le roman de René Bazin (Gaîté) ; *la Grande Famille*, par Arquillière (Ambigu) ; *la Rafale*, par Henry Bernstein (Gymnase) ; *Jeunesse*, par André Picard (Odéon) ; *le Réveil*, par Paul Hervieu (Comédie-Française) ; *Vieil Heidelberg*, par Wilhelm Meyer-Fœrster, traduction de Maurice Rémon et Wilhelm Bauer (théâtre Antoine) ; *les Hannetons*, par Brieux ; *Au petit bonheur*, par Anatole France (Renaissance) ; *Sous l'épaulette*, par Arthur Bernède (Porte-Saint-Martin) ; *Glatigny*, par Catulle Mendès (Odéon) ; *la Piste*, par Victorien Sardou (Variétés) ; *Sévérité*, par L. Frapié et P.-L. Garnier (théâtre Antoine) ; *l'Attentat*, par A. Capus et L. Descaves (Gaîté).

Ils ont avec ce numéro :

Le Nouveau Jeu, par Henri Lavedan (Variétés).

Ils recevront prochainement :

L'Enfant chérie, par Romain Coolus (Gymnase) ;
Paraître, par Maurice Donnay (Comédie-Française) ;
La Griffe, par Henry Bernstein (Renaissance) ;

Et au fur et à mesure de leur représentation :

La Vieillesse de don Juan, par Mounet-Sully et Pierre Barbier (Odéon) ;
La Courtisane, par André Arnyvèlde (Comédie-Française) ;
Les Passagères, par A. Capus (Renaissance) ;
Le Nid, par Michel Provins (Vaudeville) ;
Poliche, par Henry Bataille (Comédie-Française) ;
Florise Bonheur, par G. Mitchell et J. Baschet, d'après le roman d'A. Brisson (Odéon) ;
Sainte Thérèse, par Catulle Mendès (théâtre Sarah-Bernhardt) ;
Les Deux Hommes, par Alfred Capus (Comédie-Française) ;
Ramuntcho, par Pierre Loti (Odéon) ;
Le Goût du vice, par Henri Lavedan (Gymnase) ;
Le Lien, par Lucien Descaves (théâtre Antoine) ;
Le Prétexte, par Daniel Riche (Comédie-Française) ;
Pâquerette ou *les Etrennes*, par Maurice Donnay (théâtre Antoine) ;
Cœurs timides, par Paul Adam (Comédie-Française) ;
Une Fantaisie, par Albert Guinon et Alfred Bouchinet (Odéon) ;
Claire Fresneau, par Paul et Victor Margueritte (Comédie-Française) ;
Le Foyer, par Henry Kistemaeckers et Eugène Delard ;
Le Bon Roi Dagobert, par André Rivoire ; *la Française*, par Brieux ; *Paris-New-York*, par Francis de Croisset ; *XXX*, par Emile Fabre.

A cette liste viendront s'ajouter encore d'autres œuvres dramatiques que leur succès ou leur valeur littéraire recommanderont à notre choix.

Les abonnés de *L'ILLUSTRATION* reçoivent les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE* sans aucune augmentation de prix. Et nous ne saurions trop engager les amateurs de pièces de théâtre nouvelles à prendre un abonnement : les numéros contenant ces pièces sont, en effet, épuisés dès les premiers jours de leur apparition.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

France, Algérie, Tunisie		Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet

Imprimerie de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet.